

N° 67
1,50 €
Avril-Mai
2005

La Page

DU 14^E ARRONDISSEMENT

DANS L'ANTRE DU ROUTARD

Au QG de la rue Bezout, Pierre Josse peaufine les fameux guides pour voyager léger et intelligent dans le monde entier. N'empêche, le 14e, il aime. **⇒ PAGE 2**



LES 30 ANS DE LA LOI VEIL

Les femmes ont fêté les 30 ans de l'IVG mais restent mobilisées pour défendre le droit à l'avortement. Etat des lieux d'un acquis encore menacé. **⇒ PAGE 4**

"JOURNAL ITINERANT"

Silvia Radelli, qui vient de publier deux livres coup sur coup, nous parle de sa quête d'identité et de sa vocation d'écrivain. **⇒ PAGE 6**

MADELEINE REBERIOUX

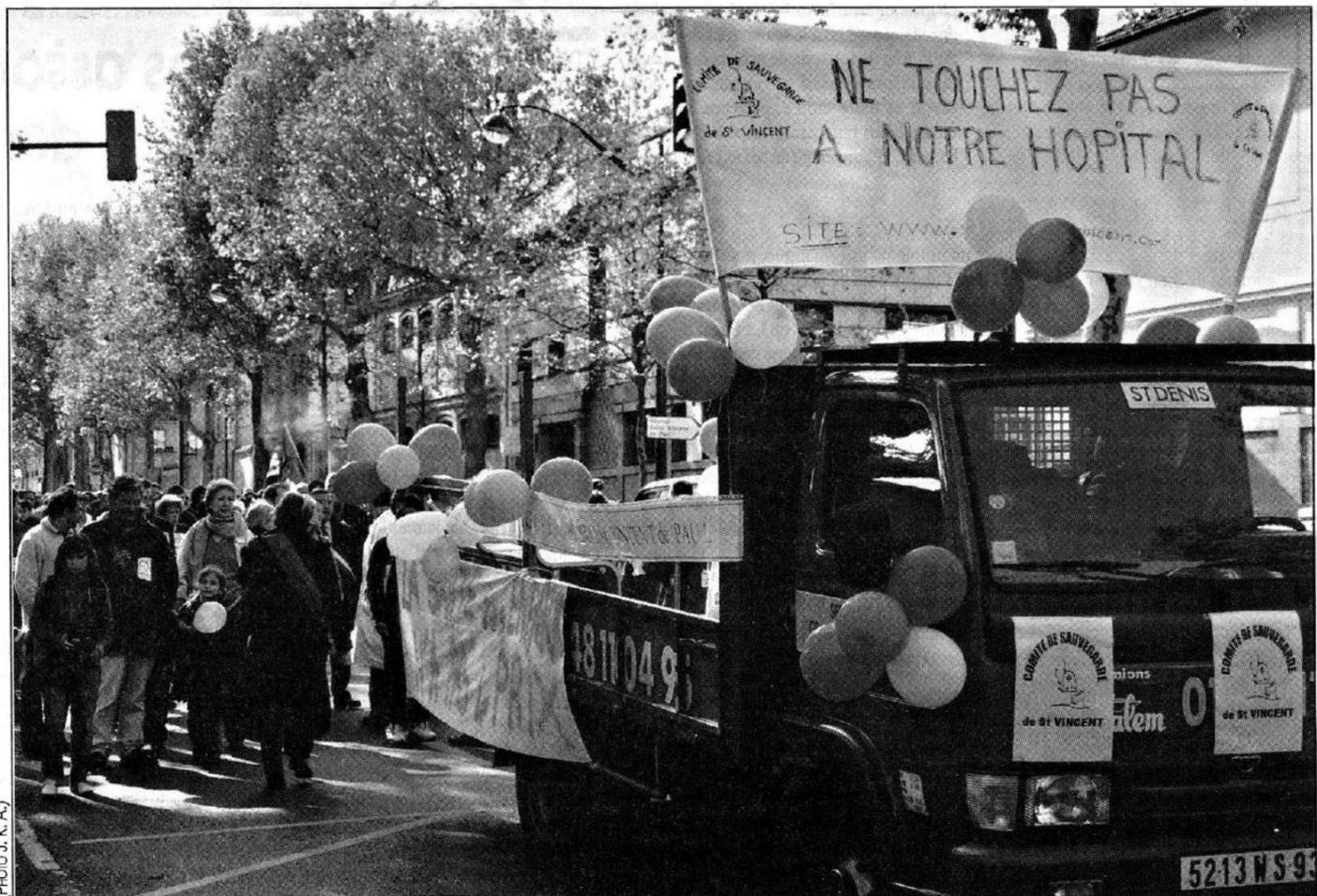
Elle nous a quittés. Inlassable militante, ex-présidente de la LDH, elle était aussi très engagée dans notre quartier où elle demeurait. **⇒ PAGE 7**



Hôpital en péril

Saint-Vincent se rebiffe

● Certains craignent le pire : "Saint-Vincent est au goutte-à-goutte euthanasique", s'insurge une infirmière. Le service de neuro-pédiatrie serait sur le départ. Et pourtant, maternité et pédiatrie fonctionnent à plein régime. En tout cas, les syndicats, le personnel et les usagers relancent la mobilisation contre le nouveau plan stratégique de l'AP-HP qui programme le démantèlement de l'hôpital. Après les convoitises du tribunal de grande instance puis du Quai d'Orsay, le terrain de l'avenue Denfert-Rochereau risque d'être vendu, comme ceux de Laennec, Boucicaut et Broussais.



(Photo J. K. A.)

J'y suis, j'y reste, j'agis pour la sauvegarde de Saint-Vincent-de-Paul." Membre du personnel de l'hôpital, élus municipaux et habitants du quartier ont signé, pour la défense de l'hôpital, un panneau symboliquement apposé sur le mur de la chirurgie, premier service menacé de fermeture en 2000. Fin février, le comité de sauvegarde a organisé une conférence de presse pour annoncer les actions à venir : "Nous avons mené de nombreuses batailles depuis quatre ans, a rappelé Olivier Cammas, secrétaire général de la CGT de l'établissement. Malgré des pétitions réunissant 50 000 signatures* et plu-

sieurs manifestations, l'Assistance publique-Hôpitaux de Paris (AP-HP) compte balayer autoritairement des mois de concertation qui avaient abouti au développement et à la modernisation des activités pédiatriques et périnatales de notre hôpital au sein du groupe hospitalier Cochin/Saint-Vincent, avec la création d'une structure médico-sociale pour la prise en charge des enfants handicapés." La CGT dénonce l'étranglement des services : "Depuis deux ans, l'AP-HP a accéléré la remise en cause du fonctionnement de Saint-Vincent en ne remplaçant pas les personnels et en délocalisant les

services administratifs nécessaires. Au quotidien, cela se traduit par une dégradation des conditions de travail et de sécurité des personnels et de la prise en charge des malades." Le nouveau plan stratégique de l'Assistance publique annonce clairement la couleur en prévoyant des transferts d'activités vers Bicêtre, Trousseau et Necker Enfants malades et précise qu'il "ne sera pas donné suite au projet de construction d'un hôpital pédiatrique à Port-Royal." Ainsi, le départ du service de neuro-pédiatrie du Pr Ponsot (44 personnes) serait imminent. Face à ces volte-face et à ces pressions, **⇒ SUITE PAGE 3**

D2 Bcl Jo 29598

Portrait Pierre Josse, un vagabond professionnel

● Le Guide du Routard s'élabore dans le 14e. Son infatigable rédacteur en chef garde une passion intacte pour la découverte et les rencontres.

C'est au deuxième, monte !" Le bureau mythique du rédac' chef du Guide du Routard, rue Bezout est un fourre-tout de papiers, de journaux, de magazines et de piles de livres. Un simple tabouret pour le visiteur. Au mur, les lithographies ont le torticolis ; sur le rebord de la fenêtre, deux ou trois objets africains défient la pesanteur au sommet d'une pyramide de documents ; les étagères croulent sous les boîtes de diapos. Me voyant sortir mon bloc-notes, Pierre lance : "Toi, tu travailles à l'ancienne, sans magnéto. Cela permet d'aller à l'essentiel."

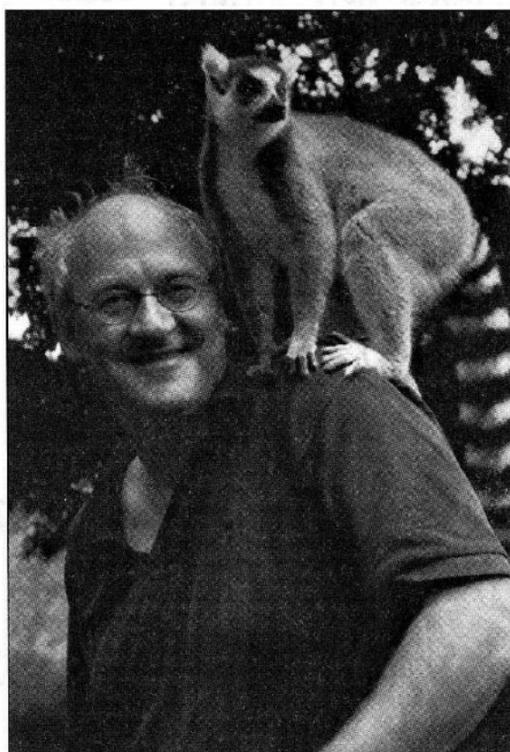
Pierre Josse a parcouru 102 pays : "A chaque nouveau pays, je suis ému aux larmes. C'est dans les gènes ! En 1900, mon grand-père était soldat dans la Coloniale. Lors de la Révolte des Boxers en Chine, il eut à défendre la légation française assiégée, laissant alors ma grand-mère dans leur résidence avec un revolver et deux balles : "Une pour toi, l'autre pour notre fille". Ils en réchappèrent et ma mère suivit dès lors son père dans toutes ses pérégrinations, notamment au Tonkin. Toute mon enfance a été bercée de récits de voyages."

Journaliste militant

"En 1962, à 17 ans, ma mère me mit sur un bateau, le Seven Seas, à destination de New-York." Pierre part comme conseiller dans un camp de scouts américains, puis au bout de six semaines gagne la Californie. En 1968, il prend l'avion pour la première fois : direction Cuba pour deux mois de travail bénévole. Débute alors une vie de journaliste politique itinérant, pour les journaux militants de l'époque "Rouge", "Révolution" : le Portugal, la grève des dockers à Londres, en 1972, le mouvement autonome italien, en 1976. "Une formidable école ! Le social et le politique, c'est tout l'esprit du Routard."

Sa vie professionnelle n'est pas moins vagabonde. Des études de graphiste, une licence de civilisation anglo-américaine à Paris VIII-Vincennes. Et le voici instituteur à la prison de Fleury-Mérogis, de 1970 à 1972, d'où il est viré pour divergences pédagogiques avec l'administration pénitentiaire ! Retour aux métiers manuels. Durant quatre ans et demi, il est rotativiste à la célèbre imprimerie Draeger de la porte d'Orléans, qui édite beaux livres, billets de banque et plaquettes publicitaires de luxe. L'entreprise connaît des difficultés et licencie. Pierre bénéficie d'un stage à l'Ecole Estienne. Commence la valse des multiples emplois de correcteur et de secrétaire de rédaction, avec un long passage au Journal officiel. Jusqu'à sa rencontre, en 1977, avec Philippe Gloaguen qui a fondé le Guide du Routard quatre ans auparavant (voir encadré). Entré comme correcteur, Pierre en devient rédacteur en chef en 1980.

"A cette époque, Roland Barthes dénonçait "les guides de voyages qui regardent les peuples de haut". Au Routard, nous avions une vision collant à la réalité sociale et politique, loin du folklore, de la complaisance et du conformisme. J'ai investi tout mon savoir et toute mon expérience dans les voyages, les rencontres, les échanges avec les gens." Pierre exige de ses rédacteurs pas-



(PHOTO DR)

sion, enthousiasme et ouverture d'esprit : "Lorsqu'on décrit un musée, par exemple, le but n'est pas l'exhaustivité mais d'être capable de restituer son émotion devant une œuvre. Quel bonheur, aussi, de découvrir, en Argentine, la maison de Borges ou des lieux fréquentés par le Che !" Autre exigence, un certain épicurisme : la gastronomie est le reflet d'un peuple.

Parler des quartiers ignorés

"Dans les années 80, aucun guide de Paris ne parlait de la Goutte-d'Or, des vieux quartiers du 20e, ni même du 13e. Dans le 14e, j'ai suivi les bagarres contre la radiale Vercingétorix et la destruction du secteur de la

Plus de 100 titres

Fondé en 1973 par Philippe Gloaguen et Michel Duval, le Guide du Routard est édité deux ans plus tard par Hachette. Après le départ de Duval, Pierre Josse en devient rédacteur en chef en 1980. Aujourd'hui, une équipe de 25 permanents (grands voyageurs et responsables d'édition) est épaulée par un cercle d'une quarantaine de

collaborateurs extérieurs. Un second cercle de plus jeunes collaborateurs constitue un véritable vivier. La collection couvre quelque 150 destinations. Deux nouveaux titres sortent chaque année. Les guides des grandes villes sont mis à jour tous les ans, les autres tous les deux ans.

de l'Ouest. Nourris de ces luttes, nous faisons ce que nous pouvions pour préserver un Paris que nous aimions, comme ce quartier du Petit Montrouge, qui conserve ses maisons basses, bâties en matériaux courants, autrefois habitées par des gens modestes." Pierre habite la capitale depuis toujours, et le 14e depuis 1992. "C'est un de ces quartiers qui vibrent encore. Y coexistent un tissu populaire ancien et de nouveaux propriétaires "bobos" qui se battent pour préserver leur environnement contre les promoteurs et la pollution. Ceux qui ont fait le succès de la gauche aux municipales ! Moi aussi, je lutte pour conserver un Paris vivable et convivial."

Pierre Josse est photographe par passion. Un remarquable travail sur la mémoire qui nous vaut six publications d'albums photos, commentés par son inséparable ami Bernard Pouchèle, vagabond-écrivain et auteur de polars. Citons "Deux Vagabonds en Bretagne" (éd. Terre de Brume),

"Autres Tombes - Mémoires", une anthologie mondiale des cimetières insolites "La Nostalgie est derrière le comptoir" (éd. Fleurus), des troquets bretons aux Bagdad cafés du bout du monde. Dernière publication : un beau livre consacré à la Croatie (éd. du Chêne).

Ce qui fait tenir l'infatigable rédac' chef à sa table de travail, dès 5 heures du matin, quand il ne sillonne pas le monde pour le Routard (récemment, les capitales baltes et l'Afrique du Sud) : le café et un courant d'amitiés qui lui permet d'être bien inséré dans la vie de son quartier. Il lâche, admiratif : "Quand je pense à des gens comme ma marchande de journaux, Catherine Lemoine*, qui fédère nos utopies. Dans ses quinze mètres carrés, elle vend plus de romans que n'importe quel libraire !

FRANÇOIS HEINTZ

* Voir son portrait dans La Page n° 64.

Affichage libre

Les associations toujours dans l'attente

Paris dans l'illégalité

Paris doit, pour respecter la loi (article L581-13 du Code de l'environnement et décret 82-220 du 25 février 1982), offrir 1070 m² d'espaces d'affichage en accès libre (dont environ 67 m² pour le 14e, au prorata de sa population) ce qui est très loin d'être le cas. Et on ne parle pas encore de répondre aux besoins... Les associations peuvent continuer à coller sur les murs sans risquer de sanction, tant que la Ville n'appliquera pas la loi (article L581-42).

d'offres pour un marché de panneaux associatifs, annoncé en décembre, en espérant que les associations pourront participer à la concertation que Marie-Pierre de la Gontrie annonce depuis trois ans et que l'on ne voit toujours pas venir. Cependant, compte tenu des obstacles administratifs et des délais entre propositions et débuts de réalisations, il n'est pas sûr que les panneaux associatifs voient le jour avant plusieurs années. Une solution pour aller plus vite : se passer de l'avis des associations. Mais, alors que les expressions "concertation", "démocratie locale" ou "participation des habitants" fusent à chaque intervention d'un élu, ne serait-il pas dommage que l'on installe ces panneaux sans consulter les principaux utilisateurs ?

BRUNO MARTIN

(1) Comité d'initiative et de consultation d'arrondissement.

(2) Chacun des six quartiers (définis par la Charte des Conseils de quartier) hériterait de deux panneaux sauf le quartier Mouton-Duvernoy qui n'en aurait qu'un.

L'AGENDA DE LA PAGE

Après trois mois d'interruption suite à un problème informatique, nous prions nos abonnés de bien vouloir nous excuser de l'absence du "Courriel" hebdomadaire bourré d'infos sur le quartier. Nous sommes à présent en mesure de reprendre notre agenda, pour vous tenir au courant, entre deux numéros de La Page, des actualités artistiques ou militantes de votre quartier. Si vous avez des infos (exposition, réunion publique...) n'hésitez pas à nous les communiquer afin d'en faire part aux quelque 300 abonnés.

Le courriel c'est gratuit, utile et cela permet aux artistes et aux associations de l'arrondissement de mieux se faire connaître. Abonnement sur simple demande. Pensez à nous signaler vos changements d'adresse électronique, à faire abonner vos voisins et amis, et à noter notre nouvelle adresse : courriel.lapage@free.fr.

● Votre journal de quartier

Journal farouchement indépendant et sans subventions

"La Page" est publiée depuis 1988 par l'association de bénévoles L'Equip'Page. Le journal et l'association sont ouverts à tous ceux qui veulent mettre "la main à La Page". Vous pouvez aussi nous envoyer vos articles ou vos informations (par courrier : 6, rue de l'Eure 75014 ; ou par courriel : lapage.14@wanadoo.fr), ou nous téléphoner au 06.60.72.74.41 (répondeur).

Dans l'équipe, il y en a qui signent des articles ou des photos, il y en a d'autres dont les signatures n'apparaissent jamais. Pourtant, ils et elles animent les réunions, participent aux discussions, tapent des articles, les relisent, recherchent des publicités, diffusent le journal dans les librairies, le vendent sur les marchés, collent des affiches, etc.

"La Page" n° 67, c'est John Kirby Abraham, Jean-Paul Armangau, Jacques Blot, Sabine Bröhl, Jutta Bruch, Jacques Bullot, François Caradec, Didier Cornevin, José Couvelaere, Laurence Croq, Marie-France Desbruyères, Jeanne Durocher-Samah, Dominique Gentil, François Heintz, Chantal Huret, Imaçem et Adéla, Danièle Krassilchik, Bruno Martin, Roger-Jacques Parent, Yvonne Rigal, Elza Oppenheim, Muriel Rochut, Janine Thibault, Yan Vandeputte, Charlotte Vinsonneau...

L'Equip'Page

est l'association éditrice de La Page. Vous pouvez en devenir membre et, ainsi, participer à notre travail. Cotisation annuelle : 8 €. Envoyez vos chèques à l'ordre de L'Equip'Page : 6, rue de l'Eure, 75014.

DANS LE CADRE DU FESTIVAL DU THEATRE 14

L'Atelier d'entraînement théâtral présente "Les Allogènes", de Daniel Lemahieu, au Théâtre 14 (20 avenue Marc Sangnier), vendredi 13 et samedi 14 mai, à 20h30. Entrée libre dans la limite des places disponibles. "Aimer et être aimé, c'est ce que voudraient les Allogènes, échoués à la marge d'un monde où ils ne veulent pas vivre... mais ils ne s'y prennent pas de la meilleure manière dans leur détresse d'amour, leurs parades, leurs cris, leur violence, leurs drôles de jeux... Monstrueux et touchants, ils finissent par faire rire à force de vouloir vivre à tout prix dans la folle compagnie des autres". Avec Anne Jacobi, Sophie Lenoir-Perdriel, Agnès Mornay, Sylvie Nigou, Olivier Péquignot, Allison Reber, Jérôme Simon, et pour quelques chansons d'ailleurs Martine Méret. Mise en scène Elza Oppenheim.

● Abonnez-vous à La Page

Six numéros : 8 € ; soutien : à partir de 15 €. Adressez ce bulletin et votre chèque à l'ordre de L'Equip'Page : 6, rue de l'Eure 75014. Nom.....

Prénom..... Adresse.....

Saint-Vincent court toujours

SUITE DE LA PAGE 1 le comité de sauvegarde fait du maintien de l'ensemble de l'activité pédiatrique et périnatale une priorité et relance la mobilisation. Une manifestation s'est déroulée, le 11 mars, au cours de laquelle une motion a été remise au directeur de Saint-Vincent, dénonçant les pressions sur le personnel et demandant le maintien des activités et des moyens. Autre initiative, des membres du comité de sauvegarde courront le marathon de Paris (10 avril) sous les couleurs de "Saint-Vincent court toujours".

Ni tribunal, ni Quai d'Orsay, niquez Raffarin !

"L'hôpital fonctionne normalement contrairement à une idée répandue, martèle le Pr Hamza, chef du service anesthésie-réanimation. Il est bien vivant ! Nous avons travaillé durant deux ans sur un projet cohérent de restructuration. Les services médico-chirurgicaux, réputés pour la prise en charge du handicap, intégreraient un bâtiment neuf dans l'enceinte de Port-Royal, à 200 m de là, pendant que, dans une démarche complémentaire, un pôle médico-social s'installerait dans nos murs. L'AP-HP renie ses engagements et s'acharne à mettre en cause le troisième hôpital pédiatrique de France, sans aucune concertation avec les médecins." "Le pôle médico-social et la Maison des adolescents (inaugurée à l'automne dernier par Bernadette Chirac) ont besoin de la pédiatrie", plaide le maire du 14e, Pierre Castagnou. N'empêche que l'AP-HP, qui doit réaliser 240 millions d'euros d'économies sur quatre ans, est à l'affût et ne se décourage pas pour faire place nette sur le site : l'été dernier, le tribunal de grande instance (TGI) manifestait son intérêt pour le vaste terrain de l'hôpital et, début janvier, le Premier ministre annonçait que la place serait prise par le ministère des Affaires



(Photo J. K. A.)

étrangères (voir La Page n° 66). Une infirmière lançait alors : "Nous voulons rester à Saint-Vincent. Ni tribunal, ni Quai d'Orsay, niquez Raffarin !". Pierre Castagnou et Serge Blisko, respectivement maires du 14e et du 13e, assurent que le risque est écarté et l'affaire classée, suite au refus catégorique du Maire de Paris : le TGI sera finalement installé dans le 13e et Michel Barnier, ministre des Affaires étrangères, aurait promis qu'il ne passerait pas en force. Le Quai a reçu d'autres propositions, notamment l'île Seguin, d'autant que François Pinault menace d'annuler sa promesse d'achat de l'ancien siège des usines Renault, abandonnant son projet de musée d'Art moderne.

Pourquoi fermer ce qui marche ?

Fin février, le conseil d'arrondissement du 14e a adopté à l'unanimité un vœu, adressé au Maire de Paris demandant de "maintenir intégralement les moyens matériels et humains aujourd'hui affectés à l'hôpital". Ce vœu a été repris à l'unanimité par le Conseil de Paris du 8 mars. "Ce qui nous unit, insiste Jean Calvary, conseiller com-

muniste du 14e, c'est de se battre pour que l'hôpital cesse de se vider de l'intérieur car, bientôt, il n'y aura plus rien à transférer. C'est le préalable à la mise en œuvre du pôle médical et social. Limiter les appétits fonciers privés ou publics constitue le fond du problème." Après les hôpitaux Laennec, Bouicaud et une grande partie de Broussais, les syndicats et le personnel hospitalier craignent en effet que Saint-Vincent-de-Paul ne soit cédé. Face à la stratégie de l'AP-HP, pourtant présidée par le Maire de Paris, même la municipalité parisienne est relativement impuissante à peser sur les choix. La direction de l'AP-HP estime que 12 000 m² suffisent pour le pôle médico-social, sur les 35 000 m² de l'hôpital. Un projet de vente, même partiel, pourrait rapporter 200 millions d'euros.

"Pourquoi fermer ce qui marche ?" renchérit un représentant d'association des usagers de l'hôpital. Ici, les enfants peuvent bénéficier d'un traitement pluridisciplinaire sur le même site." En effet, 1 500 enfants franciliens handicapés seraient hospitalisés en Belgique faute de moyens en France. Le Pr Ginisty, chef du service de stomatologie, confirme que "Saint-Vincent dispose d'un outil de travail unique en

Des chiffres

2 500 naissances par an.
Entre 20 000 et 25 000 urgences pédiatriques annuelles (l'équivalent d'un CHU de province).
4 000 à 5 000 enfants opérés (plus que le CHU de Bordeaux).
450 admissions en réanimation pédiatrique (7e de France).
Des dizaines de milliers de consultations concernant la prise en charge du handicap de l'enfant et de l'adolescent.

France, non seulement sur le plan du handicap mais aussi des maladies orphelines (rares). L'offre globale de soins est insuffisante puisqu'il faut attendre trois mois pour obtenir un rendez-vous et six mois pour une intervention chirurgicale, hors urgences." D'après la CGT, Paris et la banlieue sont sinistrés sur le plan de la pédiatrie et de la maternité.

Le 21 mars, le plan stratégique 2005-2010 était présenté par Rose-Marie Van Lerberghe, directrice générale de l'AP-HP, et le nouveau projet médical de Saint-Vincent-de-Paul examiné. L'ensemble des syndicats hospitaliers parisiens a décidé d'une journée d'action à cette date. La parole reste aux habitants et aux usagers. Sur le site du comité de sauvegarde, l'un d'eux s'insurge : "Comme nous l'ont montré dinosaures et mammouths, plus c'est gros, moins cela marche ! Pourquoi regrouper des structures, pourquoi fermer des unités performantes : pour des économies d'échelle ?" FRANÇOIS HEINTZ

* Le comité de sauvegarde a reçu des centaines de témoignages et de messages de soutien. Ils ont été recueillis sur le site www.sauvonsaintvincent.com sur lequel l'on peut signer la pétition.

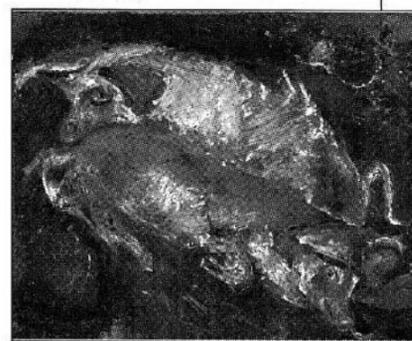
DES MÉDECINS LE WEEK-END

Des médecins généralistes reçoivent sans rendez-vous les adultes et les enfants, le samedi de 14h à 20h et le dimanche et jours fériés de 8h à 20h. Maison médicale de garde, hôpital Léopold Bellan. 19 rue Vercingétorix, tél. 01.40.48.68.68.

LA FERME MONTSOURIS

A la suite du dépôt par la Soférim d'une Déclaration d'intention d'aliéner (DIA), le 10 février, la Mairie de Paris a décidé de préempter la ferme Montsouris, 26, rue de la Tombe-Issoire (voir La Page n° 66). La Ville propose au promoteur 6,5 millions d'euros, alors que le prix de vente fixé est de 16,4 millions. Elle projette la création d'un équipement public de proximité dans la ferme, la réalisation de 17 logements sociaux pour les autres bâtiments et la préservation de la cour et de l'espace vert protégé. Le Collectif de Port-Mahon et de la ferme Montsouris, qui réunit 38 associations du quartier (dont La Page), se bat pied à pied depuis plusieurs années pour sauvegarder la dernière ferme de la rive gauche ainsi que le sous-sol abritant l'aqueduc de Lutèce et les carrières médiévales du Chemin de Port-Mahon. Le collectif demande la mise en valeur de ce patrimoine.

MONTPARNASSE DÉPORTÉ



Les porcs, CHAIM SOUTINE, 1942.

Le Musée du Montparnasse présente sa prochaine exposition, "Montparnasse déporté, artistes d'Europe", en hommage aux nombreux artistes disparus en déportation, entre 1941 et 1945. Venus essentiellement des pays de l'Europe de l'Est, entre 1905 et 1939, ces hommes et ces femmes, en majorité juifs, avaient trouvé à Montparnasse une terre d'accueil, de rencontre et de liberté propice à l'épanouissement de leurs recherches créatives. Ils fuyaient l'antisémitisme de cette vieille Europe de l'Est. Paris était alors la capitale des arts et le quartier de Montparnasse le centre du monde, un univers cosmopolite où se forma ce qu'on appelle l'École de Paris. Le nazisme mit fin à cette vie artistique et culturelle. Les artistes sont déportés, leurs ateliers pillés, leurs œuvres détruites. Montparnasse tombe dans la nuit. Le Musée du Montparnasse a pu réunir une centaine de peintures, dessins, sculptures, documents et témoignages d'environ quarante artistes sur une liste de plus de cent noms. La majorité d'entre eux a été retrouvée grâce à l'ouvrage de Hersch Fenster "Nos artistes martyrs". "Montparnasse déporté", du 11 mai au 2 octobre 2005. Musée du Montparnasse, 21 av. du Maine, 75015 Paris. Tél. 01.42.22.05.64.

Caradec se souvient de la Tombe-Issoire

● À la manière de Perec, l'écrivain évoque une chère vieille rue.

Je me souviens que la rue de la Tombe-Issoire était le chemin de Compostelle, et que certains prétendent que dans l'autre sens elle menait au diable Vauvert.

Je me souviens que la rue de la Tombe-Issoire est sans doute la plus vieille rue de Paris.

Je me souviens que la voie la plus directe pour traverser Paris du Nord au Sud était la rue de la Tombe-Issoire.

Je me souviens qu'Anatole Jakovsky était venu habiter rue de la Tombe-Issoire dans un petit pavillon en face des réservoirs de la Vanne, parce que le quartier était calme.

Je me souviens qu'avec François Billeud nous dînions parfois dans un restaurant basque situé au coin de la rue de la Tombe-Issoire et de la rue Paul-Fort où habitait Henri Thomas.

Je me souviens qu'à une certaine époque je traversais souvent la rue de la Tombe-Issoire quasi déserte pour me rendre rue Beaunier où habitait ma mère.

Je me souviens que personne n'est bien d'accord sur l'origine du nom de la rue de la Tombe-Issoire et que j'ai moi-même ma petite idée.

Je me souviens que la rue de la Tombe-Issoire me rappelait une "sombre histoire".

Je me souviens que la rue de la Tombe-Issoire s'est appelée auparavant chemin de Bourg-la-Reine et route d'Orléans, alors qu'on devrait dire aujourd'hui "cul-de-sac de la Tombe-Issoire".

Je me souviens qu'au carrefour de la rue de la Tombe-Issoire et de la rue du Père-Corentin s'ouvrait une boulangerie, la "Boulangerie des statues", qui figure d'ailleurs dans un poème de Raymond Queneau de "Courir les rues".

Je me souviens que la villa Seurat qui s'ouvre au n°101 de la rue de la Tombe-Issoire présente la particularité que ne voulait pas croire Jacques Roubaud, d'avoir ses numéros pairs à gauche, et les numéros impairs à droite.

Je me souviens qu'il n'y avait pas de fontaine Wallace rue de la Tombe-Issoire, et quand j'ai vu celle qu'on a plantée au carrefour de la rue d'Alésia, je me suis dit que ce qu'il manque à cet endroit ce n'est pas une fontaine mais une pissotière.

Je me souviens que la dernière fois que je suis passé rue de la Tombe-Issoire, un jeune auxiliaire de la mairie tenait absolument à m'aider à traverser en arrêtant les voitures, alors que je préférerais rester sur le trottoir et observer l'embouteillage qui se forme à la rencontre de la rue d'Alésia.

Je me souviens que la rue de la Tombe-Issoire était vivante et qu'un de ses habitants m'a dit récemment qu'elle était morte.

Je me souviens que la première fois où je suis passé dans ce nouveau quartier vert de la rue de la Tombe-Issoire, je me suis étonné d'y voir tant de panneaux rouges de sens interdits.

Je me souviens que l'avenue René-Coty, l'avenue Reille, la rue Nansouty et la rue Gazan étaient relativement calmes avant la mise en "zone 15" de la rue de la Tombe-Issoire.

Je me souviens que j'ai mis du temps à comprendre que le quartier vert de la rue de la rue de la Tombe-Issoire était coupé en deux par la rue d'Alésia et je n'ai toujours pas compris pourquoi.

Je me souviens que la tombe du géant Ysoré de la légende est traditionnellement située vers le n° 52 de la rue de la Tombe-Issoire, au carrefour des rues Rémy-Dumoncel, Dareau et de l'avenue René-Coty.

Sans-abri

Tout serait-il gelé ?

● Appel adressé au maire par L'Equip'Page, fin février.

Le retour du froid, avec des nuits à -6° à Paris, -10° en région parisienne, -28° au centre de la France, nous renvoie brutalement à l'inertie qui règne quant au sort de celles et ceux qui sont jetés à la rue et qui ont perdu confiance en ce que pouvait pour eux notre société.

Comment supporter de vivre dans un pays qui accepte que des êtres humains couchent et vivent dehors, même s'ils ne font pas preuve de volonté d'insertion. D'autant que notre pays fait partie des plus riches du monde, et qu'il défend les valeurs de la liberté...

Tout être humain a droit à la dignité, jolie phrase tant de fois lue ou entendue... C'est ce que clamait déjà l'abbé Pierre, il y a cinquante ans... Les associations, la société civile a bon dos : il appartient aux politiques de faire des choix, d'adopter de vraies mesures pour que chaque être humain puisse avoir un toit. C'est l'appel que nous lançons à la mairie du 14e et à travers elle à la Mairie de Paris. Monsieur le Maire, que comptez-vous faire concrètement ?

Merci à l'avance de votre réponse.

Ils réagissent...

Suite à notre appel, René Dutrey, 1er adjoint au maire du 14e, à la tête du groupe des Verts au Conseil de Paris, nous propose de rencontrer notre association pour discuter, selon ses termes, sur un "sujet qui lui tient réellement à cœur", comme en témoigne la demande d'application de la loi de réquisition des logements vides, faite au nom des Verts, et mentionnée dans le communiqué de

l'AFP du 3 mars, joint à sa réponse.

Nous avons également reçu de Marie-Thérèse Atallah, adjointe au maire du 14e chargée de l'action sociale, un compte-rendu de ses interventions au Conseil de Paris des 7 et 8 mars, soit :

- comme question d'actualité, un appel au Préfet, et à travers lui à l'Etat, sur la gravité de la situation des sans-domicile fixe et l'insuffisance des dispositifs d'hébergement ;

- et, après avoir rappelé l'imminence de la fin de la trêve hivernale (15 mars), un vœu au nom des Verts qu'"aucune expulsion ne soit réalisée sur le territoire parisien sans que l'ensemble des procédures prévues par les accords collectifs, la charte de prévention des expulsions et le plan départemental pour le logement des personnes défavorisées à Paris n'aient été menés à leur terme afin d'aboutir à une proposition de maintien du logement ou à une proposition de relogement adapté".

Au moment de mettre sous presse, une réponse du maire du 14e, Pierre Castagnou, nous parvient, dont nous n'avons pas le temps de rendre compte.

Sur cette "question d'actualité" qui perdure au fil des années, et qui, loin de trouver réponse satisfaisante, voit s'accroître le nombre des expulsions (le double depuis 1992 note Marie-Thérèse Atallah), nous reviendrons dans notre prochain numéro, tout en vous rendant compte de notre rencontre avec René Dutrey, et de la réponse de Pierre Castagnou.

L'EQUIP'PAGE

CAFE ASSOCIATIF

L'association Café associatif Pernety est née ! Son but : gérer le futur café associatif au rez-de-chaussée de la future résidence universitaire de la Zac Didot (Métro Pernety) et animer la future place de La Garenne. L'idée est d'accueillir, dans ce lieu convivial ouvert à tous, des animations proposées par des associations ou des particuliers (spectacles, contes, expositions, débats publics, etc.) et favoriser rencontres et échanges, et des activités participant à l'animation socioculturelle de l'arrondissement. L'équipe du Café associatif Pernety attend du renfort d'habitants et d'associations ayant des projets pour animer cet espace.
Contact : Muriel, 06.60.72.74.41.

UN POINT DE VENTE SNCF MENACÉ

Dans le cadre de sa politique de suppression d'un guichet sur trois d'ici 2007, la direction SNCF vient d'annoncer la fermeture du point de vente de la gare de Ouest Ceinture, située à la Porte-de-Vanves, quartier désigné "Politique de la Ville". "C'est un mauvais coup contre l'image du service public et contre la population, en particulier les personnes âgées, qui pouvaient trouver dans ce point d'accès un lien structurant. Une décision qui contredit les intentions de la municipalité de revitaliser ce quartier défavorisé." Interpellé ainsi par Jean Calvary, conseiller communiste, lors du conseil d'arrondissement du 21 février, le maire du 14e a manifesté son opposition à la fermeture et a annoncé qu'il allait saisir les autorités concernées.

MAZIAMO ET ANTONIO (SUITE)

Le sort d'Antonio, menacé d'expulsion vers l'Angola où ses parents ont été assassinés, s'est amélioré depuis le mois de janvier (La Page n° 66). Grâce au soutien du collectif de parents et d'enseignants de l'école Pierre-Larousse, où est scolarisé son frère Maziamo, il a pu obtenir une autorisation provisoire de séjour, suite au recours porté devant le préfet par l'avocat du collectif, suite au recours porté devant le préfet par l'avocat du collectif.

GALERIE INTERNATIONALE EXPRESSION LIBRE

De nombreuses expositions à ne pas rater tout au long du printemps.
Du 8 au 24 avril : Courtney Holton et Caroline Mezin, peintures
Du 12 au 29 mai : Yolanda Sanchez Y De Vera, sculptures.
Du mardi au dimanche de 12 h à 19 h 30.
41 rue Hippolyte Maindron
01.45.42.36.99.
<http://artexpressionlibre.iffrance.com/artexpressionlibre/>

GALERIE DU MONTPARNASSE

Un autre lieu à visiter pour découvrir de nouveaux artistes.
Du 2 au 15 avril :
Anne-Christine Tcheuffa-Marcou, peintures et Terence Baldelli, sculptures.
Tous les jours de 12 h à 20 h.
Galerie du Montparnasse,
55 rue du Montparnasse.

Les 30 ans de la loi Veil

● Les femmes ont fêté cet événement historique. Rencontre avec Isabelle Alexandre, conseillère déléguée pour le 14e à l'égalité femmes/hommes.

Si les droits de la femme ont été rédigés par Olympe de Gouges en 1791, ils n'ont été acquis que récemment et restent encore fragiles et menacés. En France, jusqu'à la promulgation de la loi Veil sur l'interruption volontaire de grossesse (IVG) en janvier 1975, avorter était un crime lourdement pénalisé. Les médecins et sages-femmes qui le pratiquaient risquaient d'être radiés par le Conseil de l'ordre et donc interdits d'exercice. Les femmes qui n'avaient pas l'argent nécessaire pour aller à l'étranger, avortaient clandestinement. Les interventions pratiquées dans de mauvaises conditions tournaient parfois au drame, provoquant septicémies, hémorragies ou embolies pouvant être mortelles. Les avortées n'avaient aucun recours, puisqu'en se faisant connaître elles risquaient la prison. C'était un acte solitaire vécu dans la détresse et la culpabilité. Les femmes étaient sous la coupe d'une société rétrograde qui, d'un côté condamnait l'avortement comme un crime et, de l'autre, traitait ses "filles-mères" et leurs "bâtards" comme des parias.

La bataille de l'avortement

C'est sur le terrain et dans les forums animés des années soixante que les militantes prirent conscience que seule la lutte des femmes pouvait faire avancer leur cause. C'en était trop de ces milliers de femmes sacrifiées sur l'autel de l'hypocrisie religieuse (1) et machiste. C'en était trop des douleurs causées par les aiguilles à tricoter qui perforaient l'utérus et font couler le sang à mauvais escient. C'en était trop de la maternité imposée à la suite d'un viol ou d'un "coïtus mal interruptus", de la souffrance des enfants non désirés, mal aimés, abandonnés, des femmes frustrées par l'interruption de leurs études et de leur carrière professionnelle. C'en était trop de la violence contre les mineures enfermées par leur famille dans des foyers-prisons "maternels" où elles accouchaient dans le secret et la honte, privées de leurs droits élémentaires. Au côté du Mouvement français pour le planning familial, la mobilisation se renforça avec la création de groupes féministes dont le MLF (Mouvement de libération des femmes, en 1970) et le MLAC (Mouvement pour la libération de l'avortement et de la contraception, en 1973). Ce dernier fédéra les mouvements féministes, des syndicats et des groupes d'extrême gauche. Dans le 14e, des femmes se réunissaient pour apprendre la technique de l'avortement par aspiration et organiser la solidarité entre des femmes de tous milieux sociaux et de diverses nationalités. La détermination de ces groupes militants qui se battaient sur plusieurs fronts (2), y compris juridiques (3), permit à la loi Veil de voir le jour.

Etat des lieux aujourd'hui

Pour préserver la loi sur l'IVG, "la vigilance et la mobilisation sont toujours d'actualité", observe Isabelle Alexandre. Pour fêter les trente ans de la loi Veil, elle a organisé le 25 janvier, avec la mairie du 14e, une soirée au cinéma les Sept Parnassiens. La projection du film de Chabrol "Une histoire de femmes" interprété par Isabelle Huppert dans le rôle d'une "faiseuse d'anges" guillotinée en 1943 (le régime de Pétain avait fait voter en 1942 une loi assimilant l'avortement à un crime contre la sûreté de l'État) fut suivie d'un débat. Cette manifestation connut un tel succès que des centaines de personnes ne purent entrer dans la salle. Le débat était animé par de nombreuses femmes, dont Danièle Pourtaud, adjointe au maire de Paris, Fatima Lalem, membre du Planning familial, Olivia Benhamou, auteur du livre "Avorter aujourd'hui" et Noëlle Châtelet, écrivaine. Elles ont rappelé que "près de 40 % des femmes ont recours à l'avorte-

Les femmes descendent dans la rue



Manifestation, novembre 1971, photo publiée dans le *Torchon brûlé*.

ment dans leur vie". Isabelle Alexandre précise : "200 000 interruptions volontaires de grossesse sont pratiquées chaque année en France", soit un avortement pour quatre naissances. Ce nombre est resté stable au cours des trente dernières années. Contrairement aux arguments nationalistes évoqués avant 1975, la légalisation de l'avortement n'a pas eu d'impact négatif sur le nombre de naissances (d'ailleurs la France est le pays européen où l'on fait le plus d'enfants après l'Irlande).

"Un enfant si je veux, quand je veux"

Pour Isabelle, le plus grand danger qui menace aujourd'hui l'IVG vient de la dégradation progressive de sa prise en charge. "De moins en moins de médecins sont formés pour pratiquer des avortements, précise-t-elle, c'est une option facultative qui ne débouche pas sur une activité lucrative." Avant de conclure :

"Les lobbies anti-avortements sont très actifs, même dans les hôpitaux." La disparition progressive de la gynécologie médicale risque aussi de favoriser les campagnes anti-avortements (les gynécologues ont souvent été à la pointe du combat en aidant les femmes à connaître leur corps et donc à mieux se prendre en charge). De plus, les femmes sont en permanence soumises à une propagande idéologique, comme les remises en cause régulières de l'IVG, du type amendement Garraud (créant un délit d'interruption involontaire de grossesse). Au sein même de l'Union européenne, des dispositions restreignent l'avortement dans des pays comme l'Irlande, le Portugal, Malte ou la Pologne. Isabelle s'inquiète : "La France reste très en retard pour l'application des droits des femmes et la violence grandit à leur égard". Une autre menace vient du comportement de jeunes femmes pour qui la prise de la

Broussais, fer de lance de l'IVG

Le centre d'orthogénie de l'hôpital Broussais est l'un des plus importants à Paris. D'après le docteur Michel Téboul, gynécologue-obstétricien, responsable du centre, l'hôpital est pionnier dans la pratique de l'IVG médicamenteuse. En 2004, il y a eu 1573 avortements à Broussais, dont 70 % par IVG médicamenteuse (en comparaison, la pratique de ce type d'IVG est de 32 % en France). L'avortement par aspiration sous anesthésie locale est une autre spécificité de Broussais (elle est pratiquée sous anesthésie générale dans la plupart des autres centres). Autre

confort pour les patientes : le centre est autonome (il n'est pas rattaché à une maternité comme à Saint Vincent de Paul, où entre 800 et 900 IVG sont pratiquées chaque année). Le principal problème est lié à l'incertitude de l'avenir de Broussais puisque les services qui subsistent vont être soit démantelés, soit fermés. Où iront les femmes lorsque Broussais et Saint-Vincent-de-Paul seront totalement démantelés, alors qu'ils assurent à eux seuls entre 30 et 40 % du total des IVG pratiquées dans les AP-HP de Paris ?

Eh ! Roda, si l'on chantait...

Roda-Gil, qui demeurait boulevard du Montparnasse, nous a quittés au printemps dernier.
"C'est lui", dit quelqu'un.
Lui, ce n'est pas un révolutionnaire.
Pas comme eux,
Des révolutionnaires d'opérette.
Lui : fils de réfugiés républicains espagnols.
On l'aura reconnu. Assis à la terrasse d'un café.
De la place Denfert-Rochereau
Au boulevard du Montparnasse.
Riche. Et célèbre.
Riche, oui. Célèbre, bof !
Parolier d'un chanteur, célèbre lui.
Sa raison d'être, à lui : fils de réfugiés républicains espagnols.
Du père il porte le blouson. Cuir râpé.
Il le porte, même à la Closerie des Lilas.

Claude François, Vanessa Paradis, Mort Schuman, Johnny Hallyday et... Julien Clerc.
Succès, demi-succès. Demi-échec, échec.
Musiques diverses, musiciens divers,
Un seul parolier : Etienne Roda-Gil.
Emblème Roda-Gil : Julien Clerc.
1968, rencontres. Brouilles, réconciliations. De 68 à nos jours
Qui se suivent et ne se ressemblent pas.
Roda-Gil et l'amour : Nadine. Elle peint, il dessine.
Roda-Gil et l'amour : trois enfants.
Roda-Gil et la mort : Nadine.
Tristesse et joie.
Plein d'idées. Il en a.
Une comédie musicale : le Che et Marilyn. Une rencontre. Oui, Roda-Gil a rencontré le Che.
Plein de projets. Il en a.

Avorter à la maison

Alors qu'aujourd'hui le droit à l'avortement est entravé par l'engorgement des centres IVG, la loi Aubry autorise la pratique de l'IVG chez soi pour les femmes enceintes de moins de cinq semaines. Cette loi est une avancée importante pour le droit à l'IVG. Votée en 2001, les décrets d'application n'ont été promulgués qu'en juillet 2004. Elle porte le délai légal de dix à douze semaines, supprime l'autorisation parentale et facilite l'IVG médicamenteuse. La "pilule du lendemain" est désormais disponible auprès des infirmières scolaires et dans les pharmacies, sans prescription médicale. Le délit d'entrave à la pratique légale de l'IVG est intégré dans le code pénal. Enfin, la loi supprime les sanctions pénales liées à la publicité en faveur de la contraception ou de l'IVG qui constituaient un obstacle à la politique de prévention des grossesses non désirées et à l'information sur les moyens d'avortement autorisés.

La pilule n'est pas vécue comme une libération, mais est assimilée à un médicament et donc souvent oubliée. Isabelle constate qu'il y a une régression, que des jeunes filles sont victimes d'un environnement traditionaliste qui les culpabilise. Elle ajoute "Il faut aider ces jeunes femmes à prendre confiance en elles" et à faire respecter le droit à disposer librement de leur corps si chèrement acquis par leurs aînées !

JOSÉE COUVELAERE

Le pape et donc l'Eglise catholique condamnent toujours l'avortement.

(2) "Le manifeste des 343 salopes" déclarant avoir avorté (appel signé en 1971 par 343 femmes célèbres en faveur de l'avortement libre).

(3) En 1972 à Bobigny, Gisèle Halimi, avocate, défend une jeune fille de 17 ans, Marie-Claire, accusée d'avoir avorté à la suite d'un viol. Ce procès, rendu public, a eu un impact considérable.

Quelques adresses

Mouvement français pour le planning familial, 01.42.60.93.20 / 01.48.07.29.10.
www.planning-familial.org
Info IVG Ile de France, 01.47.00.18.66.
Ancic (Association nationale des centres d'interruption de grossesse et de contraception), www.ancic.asso.fr

Une école qui fait couler beaucoup d'encre

● Premier établissement Diwan à s'installer hors des frontières régionales, l'école maternelle bretonnante du 7 rue du Moulin-Vert a ouvert ses portes à la rentrée dernière.

Cette école pas comme les autres provoque déjà une embrouille dans les rangs de la municipalité entre les partisans d'une subvention (Danièle Aufferay, élue Verts) et ceux (la majorité) qui lui sont hostiles. La Page ajoute son grain de sel au débat. De quoi y perdre et son celtic et son latin.

Le 14e breton à l'heure de la mondialisation

"L'école maternelle Diwan est gratuite, laïque, ouverte à tous sans distinction d'origine, précise Claude Nadeau, appuyant sur chaque mot. Si demain un petit Maghrébin veut venir chez nous, il sera le bienvenu." Des propos sympathiques à entendre, mais la méthode d'enseignement Diwan, dite par "immersion", se faisant entièrement en breton, la fondatrice de cette maternelle originale a peu de chance d'être prise au mot, pensai-je ! Erreur... Sur les quinze kids de sa classe unique, tout juste sortis de l'universel "areu areu", neuf viennent de nationalités différentes, guatémaltèque, japonaise, russe, belge, catalane, écossaise, et j'en oublie ! Et il est plus que probable que, pour les parents de ces jeunes enfants, le breton, c'est de l'hébreu, comme on dit.

Ironie de l'Histoire. Jadis débarquaient, gare Montparnasse, nombre de malheureux "immigrés de l'Ouest", à qui les curés de la Mission bretonne enseignaient tant bien que mal le français. Aujourd'hui, si leurs descendants (ils seraient près d'un million dans l'agglomération parisienne) fréquentent encore le siège du 22 rue Delambre (sept cents adhérents), c'est pour y suivre notamment des cours de... breton.

Et c'est à cette adresse "parisienne", selon un curieux détour, qu'une jeune musicienne "québécoise" est allée découvrir la culture "bretonne", en 1999. Eh oui, tous les chemins mènent quelque part... Biniou, bombarde : après être "tombée dans la marmite de la musique", Claude Nadeau, car c'est d'elle qu'il s'agit, jeune intermittente du spectacle qui n'a pas encore atteint la trentaine, allait vite s'initier à la langue et bientôt fonder "son" école bretonnante Diwan.

"La plupart des élèves sont capables dès l'âge de trois ans de comprendre deux ou trois langues. J'en parle moi-même sept. Je



Une classe orientée à l'ouest... (PHOTO DR)

n'aurais pas eu cette facilité si je n'avais été une bilingue précoce." D'entrée de jeu, Claude Nadeau met en avant l'intérêt technique d'un apprentissage précoce. Argument irréfutable. Mais la question me semble plutôt être : pourquoi le breton ? Même s'il est difficile de soupçonner Claude Nadeau, fraîchement débarquée du continent outre-Atlantique, d'être un support du séparatisme régional. Elle tient d'ailleurs à rappeler son "apolitisme" et son attachement à notre langue nationale, qui se trouve être aussi la sienne. Et si on lui demande son sentiment sur ce monde étrange qui veut qu'au Québec les francophones de naissance se mettent à parler anglais entre eux, abandonnant depuis peu la langue chérie de toujours ; tandis qu'ailleurs des couples mixtes d'"expat" comme ils s'appellent, issus de la world culture, partent à la quête d'une langue d'origine, témoin de racines plus ou moins oubliées... "Une langue n'est pas attachée à un lieu géographique, répond-elle, faisant de ce paradoxe une évidence. Sinon pourquoi y aurait-il un lycée français à Pékin ? Pour les parents de nos jeunes élèves, le choix du breton marque avant tout une relation affective à sa culture. L'attache est forte, même si on a quitté la Bretagne depuis longtemps." Et Claude Nadeau de conclure : "Le breton a deux verbes être, l'un exprime l'état profond, l'autre signifie

se trouver." Moi-même je ne sais plus très bien où j'en suis dans cette mise en abîme, entre géographie et culture, racines déterrées et fabrique de mémoire...

Avis de tempête dans un encier breton

Admettons. Les langues d'aujourd'hui auraient, comme leurs locuteurs, le goût du voyage. C'est vrai que personne n'est surpris d'entendre parler chinois à Los Angeles, japonais à Paris. Mais le breton, insistai-je, à quoi bon apprendre le breton ? "Je n'aime pas l'idée de langue utilitaire, coupa court mon interlocutrice, à privilégier l'utilitaire sur l'affectif, la langue s'appauvrit, court des risques. On fait du copier-coller de mots anglais jusque dans les colonnes du Monde. C'est une catastrophe."

Certes, mais il y a un mais. De fil en aiguille, je découvre que le breton dit unifié, qui est enseigné dans les écoles Diwan, n'a qu'un rapport lointain avec le ou plutôt les parlers populaires traditionnels. Pire. A la suite de François Morvan ("Le Monde comme si, nationalisme et dérive identitaire en Bretagne", éd. Actes Sud, 2002), elle-même bretonne, agrégée de lettres et fondatrice d'une école Diwan, des personnes très compétentes stigmatisent ce breton unifié : une langue inventée en 1941 par Roparz Hemon, condamné à la libération pour collaboration avec les nazis !

Même si Claude Nadeau avance l'idée que "des collaborateurs, il y en a eu ailleurs en France", il est très choquant de retrouver ce Roparz Hemon, condamné à dix ans d'indignité nationale, blanchi dans un manuel scolaire breton, en 1991. Ou encore de découvrir qu'un certain Le Hir, autre collaborateur incarcéré à la Libération, a fini adhérent au groupe Diwan, et membre de la rédaction de manuels d'histoire. Etc. Il est choquant enfin de lire dans le dictionnaire bilingue An Here, ouvrage utilisé dans ces écoles, cette autre définition du verbe être : "Le breton n'existera pleinement que lorsque le français sera détruit". Des propos xénophobes, qui n'ont pas empêché le dico en question de recevoir sa part de subventions publiques du Conseil régional à Rennes...

Certes, à la maternelle bretonnante du Moulin-Vert, les enfants en sont encore à jouer tendrement avec leurs peluches, des lapins au chapeau breton offerts par un généreux donateur. C'est sans doute pourquoi Claude Nadeau préfère ignorer délibérément les "ismes" qui font des vagues, et se consacrer à son idée de langue du cœur et à ses promesses de succès : "Depuis plus de vingt ans, les résultats des écoles Diwan, avec 100 % de réussite au bac, confirment l'idée que le bilinguisme précoce favorise le succès dans les études. Donner à des enfants deux mots pour qualifier un seul objet, c'est d'emblée leur permettre de comprendre que le mot n'est pas la chose. Le mot est un concept. Le plaisir des langues est là, la curiosité et le respect des différences aussi."

Des écoles privées d'écot

Ce que Claude Nadeau qualifie de "honteux", en revanche, c'est que la France soit le seul pays à ne pas avoir ratifié la Charte européenne des langues régionales et minoritaires de 1992. Une charta qui, selon les autorités de notre pays, "est contraire à l'article 2 de la Constitution selon lequel l'usage du français s'impose (...) dans l'exercice d'une mission de service public." En clair, dans une école publique, l'enseignement se fait en français, et ne se fait qu'en français. Et la décision d'intégrer les écoles Diwan dans le système de l'éducation, prise par Jack Lang en mai 2001, a été annulée en Conseil d'Etat. "Nous laissons aux dirigeants du réseau Diwan (37 écoles en Bretagne pour un total d'à peine 3000 élèves) le soin de négocier leur rattachement à l'Education nationale, précise Claude Nadeau. Pour nous, ce n'est plus le débat. Nous avons choisi de nous constituer en association culturelle indépendante financièrement par rapport aux autres écoles Diwan. Cela nous laissait espérer une subvention initiale d'investissement de la part de la mairie, comme elle le fait pour n'importe quel club de scrabble. Il semble que ce soit très compliqué. La Mairie de Paris refuse de nous donner ne serait-ce que du matériel scolaire réformé. Les pays du tiers monde y ont droit, pas nous." Des propos qu'on aurait préféré ne pas entendre dans la bouche d'une directrice d'école qui prétend accueillir les enfants de toutes origines.

CHARLOTTE VINSONNEAU

De quoi kcé k'm cause

Le québécois n'est pas une langue, explique Claude Nadeau. C'est un parler, un dialecte français, au même titre que l'ancien tîti parisien ou le contemporain "9.3 nique ta mère". Le breton, en revanche, est une langue régionale à part entière, qui a des dizaines de milliers de locuteurs. Il se décline différemment selon les endroits de Bretagne, mais tous les bretonnants se comprennent. De même que le français écrit par un auteur belge (Simenon) ou africain (Hampate Ba) est accessible à tous les francophones. Etranger aux langues latines, le breton se classe parmi

les langues celtiques, à côté du gallois, du gaélique, ou encore du kornik, une langue morte ressuscitée de ses cendres. (C'est aussi le cas plus connu de l'hébreu.) Parmi les œuvres glorieuses, le "Barzaz Breizh" du marquis Hersart de la Villemarqué est un récit de voyage exotique "celtophile", un courant littéraire en vogue au XIXe siècle. Plus proches de nous et un peu oubliés, les livres à tendance écolo avant la lettre de Pierre Jakez Hélias traduits en français ont connu un grand succès dans les années 70.

Au Magique

Francine et ses chansons sucrées-salées

Tout le monde connaît Le Magique. Lieu de chant et d'humour que la ténacité, le talent et l'accueil simple et chaleureux de Martine et Marc Havet maintiennent haut la main depuis de nombreuses années auprès d'un public de tous âges.

Francine Elzière y chante depuis 1999. Entraînée par son père à des répétitions théâtrales depuis son âge tendre, sa passion pour la scène ne l'a jamais quittée. Après ces années au Conservatoire d'art dramatique, cette interprète de Labiche exerce l'art vocal et le chant choral, et fréquente divers ateliers ; autant de pratiques qui devaient l'amener à se produire dans des "boîtes à chansons". Elle s'y trouve très à l'aise et ça se voit. Elle déguste avec une grande délicatesse l'extrême proximité du public de ces lieux si attachants. Il en existe des dizaines dans la capitale répartis dans tous les arrondissements ; il en disparaît quelques-uns et d'autres apparaissent aussitôt.

Francine Elzière y est très souvent présente en tant qu'interprète, et reste à l'écoute attentive d'autres artistes dont elle retire toujours un précieux enseignement.

Son répertoire : des chansons connues

des années 1940 à nos jours, des chansons à texte moins connues et cependant familières, pleines d'humour, et depuis peu, ses propres créations.

Cependant, jamais son programme n'est figé. Elle est très sensible aux réactions de son public et oriente, colore, harmonise compose véritablement le déroulement des œuvres qu'elle interprète, accompagnée, depuis de nombreuses années, par son habile complice, Paul-André Maby. Son souci de ne jamais s'imposer mais de composer en traits légers et raffinés une ligne de chansons, laissera son public toujours délicieusement étonné.

En vérité, le fil court entre trois générations : de sa maman par le chant lyrique à sa fille Claire Elzière (chanteuse et interprète qui a sorti un CD intitulé "La vie va si vite" aux éditions Saravah, dirigées et créées par Pierre Barouh).

Dire de Francine Elzière qu'elle transmet son art avec une extrême délicatesse par l'animation d'ateliers d'interprétation, ne fait que confirmer son talent.

Elle chantera au Magique, le mercredi 20 avril 2005 à 21h30.

Printemps "Magique"

À 21h30 les mercredis et jeudis, vous pourrez découvrir ou retrouver en avril, le Petit music-hall (Compagnie du Tourne Zinc) le 6, Bernadette Delchambre pour une fricassée de chansons le 7, Michel Lascault et ses chansons déjantées le 13, Plume Dièse et leur duo de chansons originales le 14 ou Fleur et ses chansons portraits le 21. En mai, sont déjà programmés une scène ouverte (Petit music-hall) le 4, Francis Couturier et ses chansons engagées le 12, Laurence Fosse et ses chansons à combustion lente le 19 et David Blanc le 26.

Et, bien sûr, tous les vendredis et samedis soir, à partir de 22h30, vous pouvez retrouver Marc Havet derrière son piano pour vous interpréter les toutes nouvelles chansons de son futur album "Entre deux guerres" qui sortira en mai. Enfin, pour les amateurs de polars, ne ratez pas le dimanche 17 avril à 20h30 la soirée "trou polar".

YVONNE RIGAL

Le Magique : 42, rue de Gergovie ; tel. 01.45.42.26.10 ou www.aumagique.com

Warum ?

● Parce que deux jeunes complices se lancent dans l'édition de B.D.

Pourquoi Warum ? Parce que ça sonne bien ! Vous avez dit BD ? Plutôt RG, roman graphique, ou IN, illustration narrative. Fin 2004, deux copains des Arts déco, Benoît Preteseille et Wandrille Leroy, qui s'expriment depuis longtemps par la ND, narration dessinée, décident de créer leur propre maison d'édition, avec plein de projets en tête. Benoît est scénariste et chanteur ; il aime Satie, Picabia et le dadaïsme. Juriste puis graphiste, Wandrille, lui, se jette à corps perdu dans la bande dessinée.

La jeune maison d'édition se lance avec un premier album, paru mi-février, "In love with Mauricette", une bio graphique d'un Wandrille "seul comme les pierres" glosant sur l'amour et la solitude. Au début, il réalisait cette BD, au boulot (à l'heure du déjeuner), et la diffusait sur internet, strip par strip.

Association loi 1901, installée avenue du Général-Leclerc, Warum édite ouvrages graphiques, bandes dessinées ou histoires dessinées. Deux grandes collections Civili-

sation, qui représente la partie recherche artistique, et Décadence, qui se veut en prise directe avec son époque, sur fond d'humour, compteront huit publications par an. Prochaines parutions : "Dadabuk" de Benoît Preteseille, une exploration du mouvement dadaïste, "Moi je" d'Aude Picault, la vie d'une jeune fille qui aime bien boire un coup, séduire les garçons et jouer du trombone avec la fanfare, et "Les Atomes" de William Hessel, une tentative de mise en image du monde invisible !

"Nous ne constituons ni une avant-garde, ni un mouvement artistique, expliquent en chœur les deux complices de Warum. Nous cherchons à faire des choses qui n'existent pas." Du Bizar'istique, quoi !

F.H.

* Disponible (12 €), à L'Arbre à Lettres (rue Boulard), Au Domaine des Dieux (rue Brézin) et à L'Herbe rouge (1, rue d'Alésia). Warum 52, avenue du Général-Leclerc. Tél. 01.45.42.99.60 Mèl : editionswarum@yahoo.fr

Une "histoire de blues" berlinoise

● Réédition de l'autobiographie d'un contestataire radical dans l'Allemagne des années 70, traduite par notre collaboratrice Jutta Bruch.

Tupamaros Berlin-Ouest", c'est sous ce titre que parut, fin 1976 en France, le récit autobiographique de Michael Baumann, alors clandestin recherché dans le cadre de la lutte de l'Etat allemand contre "radicaux et terroristes". L'écrivain Heinrich Böll résumait ainsi l'itinéraire de "Bommi" : "Un jeune ouvrier originaire d'Allemagne de l'Est mais passé à Berlin-Ouest raconte sa trajectoire politique, à travers la musique pop et les communautés d'abord, les groupes d'étudiants radicaux ensuite, pour aboutir finalement à la guérilla urbaine dont les groupes les plus connus sont la R.A.F. (Bande à Baader) et le Mouvement du 2 juin (auquel appartient l'auteur)". Le livre avait été interdit, l'année précédente en Allemagne, et son éditeur Trikont Verlag inculpé. Pour dénoncer cette censure et en geste de solidarité politique, le Prix Nobel Heinrich Böll et Daniel Cohn-Bendit préfèrent alors l'édition française de "La France Sauvage" (traduite par Jutta Bruch), collection dirigée par Jean-Paul Sartre.

Aujourd'hui, ce texte est réédité en français par les éditions Nautilus*. S'appuyant sur une traduction revue et augmentée, Jutta Bruch analyse avec minutie, dans une préface enrichie, le sentiment contestataire de cette première génération de l'après-guerre et de l'après-nazisme : "Les Américains et les Alliés avaient fait

de la République fédérale la force choc du monde occidental contre le communisme. Le passage entre les deux périodes (le nazisme et la guerre froide) s'était fait sans transition, sans débat ou mouvement de lutte pour la démocratie".

Le livre de "Bommi" (qui vit toujours à Berlin) est écrit avec sincérité et autocritique : "Au fond, mon itinéraire n'est qu'une "histoire de blues" berlinoise... J'essaie de retracer ici l'évolution qui m'a transformé en guérillero puis d'expliquer pourquoi, à présent, j'ai pris une décision opposée." Ce témoignage permet de mieux comprendre ce qui s'est passé dans un Berlin-Ouest au statut particulier, berceau d'une contestation allemande débouchant sur la lutte armée, qui aura des échos jusqu'en Italie (Brigades rouges) et, avec moins d'intensité, en France (Action directe).

L'actualité de ces années de plomb nous rattrape : les récentes demandes d'extradition autour des exilés italiens, notamment les affaires Paolo Persichetti et Cesare Battisti, nous montrent que les Etats et leur justice ont la haine tenace.

FRANÇOIS HEINTZ

* "Passages à l'acte" de Michael Baumann, éditions Nautilus 5, rue Saint-Sébastien 75011 Paris. Disponible en librairie en mai.

Balade 2

● Nouvelle étape de notre marcheur au long cours dans l'est du 14e. Rue du Saint-Gothard.

La rue du Saint-Gothard a le double charme de monter et de tourner. Ce n'est pas pour autant une rampe, bien au contraire, et sa courbe n'est pas non plus très marquée mais elle est suffisante pour masquer quelque temps la perspective.

Avant de l'aborder, si l'on vient du passage Dareau et que l'on remonte la rue du même nom, il convient, me semble-t-il, de s'attarder sous le pont monumental qui supporte les voies du RER-B. En effet, après une attente variable mais brève, on vibrera au fracas d'un convoi passant au-dessus (fracas simple pour les trains à destination de la Vallée de Chevreuse, doublé du hurlement des freins pour ceux qui en reviennent et s'engagent dans la courbe menant à la station Denfert-Rochereau ; et arrive-t-il que deux rames se croisent sur ce pont ? Oui, oui, aah).

Le tablier métallique tremble à peine, mais suffisamment pour que la pensée s'envole vers le passé et rende hommage aux constructeurs de la ligne (dénommée Ligne de Sceaux), au XIX^e siècle.

Une fois ce rite accompli, on peut s'engager résolument dans la rue, dominée, du côté gauche, par la muraille sombre et aveugle qui borne la ligne ; on retrouve là le dépaysement qui accompagne les déambulations dans les zones frontalières.

Au faite de cette sorte de rempart court une rambarde métallique et au-delà se déploie le réseau des câbles aériens, des caténaires et des portiques de signalisation ferroviaire.

Et alors ? Eh bien, rien, on commence à remonter la rue, comme tout un chacun, mais avec une plus grande circonspection : un œil regardant devant soi, un autre au-dessus, les oreilles dressées comme celles d'un pointer. On remonte donc, jusqu'à la ligne de partage des eaux, si l'on peut dire ainsi.

C'est alors que l'on reconnaît le chant des grillons, en été ; un chant strident mais

musical dans son genre. On l'avait perçu distraitemment jusque-là, maintenant on n'entend plus que lui ! Quelques bouquets poussiéreux de buissons et d'arbustes ont trouvé la force de pousser là-haut, sur le remblai, le long de la rambarde ; une petite colonie de chanteurs s'y est installée.

Une fois dépassé le point d'inflexion de la courbe le promeneur entrevoit, au loin, la rue d'Alésia et son trafic ; justement un autobus est en train de passer, ralentissant pour l'arrêt Alésia-René-Coty. Un groupe d'arbres domine la perspective ; ce sont ceux des allées René-Coty, qui mènent au parc Montsouris et ses canards... Mais l'attention est soudain éveillée : la muraille vient de s'interrompre, comme tranchée net par l'épée de Roland (comment s'appelaient-elle déjà) !

La coupe, claire et propre, a l'aspect d'une jeune ruine.

Dépassant un enclos à parking – tout en reculant pour ne pas quitter des yeux ce vestige du XIX^e siècle, si émouvant – on finit par atteindre la rue d'Alésia. Il faut descendre celle-ci quelque peu pour découvrir l'arche colossal qui l'enjambe ; au-dessous passent les autobus et au-dessus les rames du RER-B ; ah oui, au fait, que devenaient-elles depuis tout à l'heure, depuis les grillons ? Eh bien, rien de spécial, elles continuaient de passer et leurs voyageurs de regarder, sans conviction peut-être, la rue du Saint-Gothard.

Avec un mélange trouble de timidité et de fierté, le promeneur s'engagera sous l'énorme voûte, puis pourra remonter la rue Broussais pour revenir au point de départ (rue Dareau) ; à moins que pris d'une impulsion, il revienne vivement sur ses pas pour aller réécouter les grillons.

Ainsi découvrira-t-il, en chemin, que la muraille, du côté Broussais, est diablement plus imposante que du côté Saint-Gothard, aah!

À SUIVRE

Portrait d'une femme en mouvement

● Avec "Journal itinérant", l'écrivaine Silvia Radelli retrace le parcours et les interrogations d'une migrante.

Née en 1962, en Bolivie, de parents italiens, Silvia Radelli a ressenti, dès son plus jeune âge, la singularité d'être une migrante, quittant un pays pour un autre, de la Turquie à Madagascar et la Namibie, des Philippines au Mexique. Quand, à vingt ans, elle décide de quitter Mexico, elle laisse le hasard des cartes décider pour elle. Elle tire l'as de trèfle. Ce sera donc Paris où elle débarque en septembre 1983.

C'est à l'occasion des Portes ouvertes de l'association "A tout atout", qu'anime Nadine Thomas (voir La Page n° 59), que j'ai rencontré Silvia Radelli, sa voisine de la rue Bezout. J'ai voulu en savoir un peu plus sur son parcours, ses interrogations et sa passion de l'écriture. Discussion autour d'une tasse de thé.

La Page : Ecrire, répond-il à un besoin ?

Silvia Radelli : Oui. Il m'a fallu un long temps de maturation pour, à quarante ans, sauter le pas. En effet, je ne savais en quelle langue écrire et je craignais que ce livre ne déplaise à ma famille. Il y a cinq ans, je suis allée au-delà et, une fois ma décision prise, j'ai démissionné de mon poste de conseillère pédagogique et me suis lancée.

LP : "Journal itinérant" n'est pas à proprement parler un journal, ni une autobiographie. Comment le situez-vous ?

S.R. : Il est difficile voire impossible de le faire entrer dans une catégorie. C'est une mise en scène qui me permet de passer sans ordre, de façon arbitraire, d'un thème à l'autre, selon mon désir, au fil de l'envie de dire ce que je suis, et ce, en toute liberté.

LP : Les courts chapitres qui composent le "Journal" sont écrits dans un style minimaliste. Pour les titrer, vous avez choisi des mots simples, des mots prétextes comme déracinement, photos, pudeur, la langue, l'eau, le clan, la cuisine...

S.R. : C'est ce que mon éditeur appelle des "chapitres valises". J'aime cette façon de voir les choses : chaque chapitre correspond à une petite valise de ma vie.

LP : Venons-en à votre famille : un frère italien qui vit en Italie, un faux frère français qui vit au Mexique, un faux demi-frère mexicain qui vit au Mexique, une sœur italienne qui, travaillant pour une ONG, habite partout et nulle part ! Sans parler des oncles et tantes d'Italie et d'Australie. Quant au noyau familial – mère, père, sœur, et frère – on y parle, écrivez-vous, "un mélange d'italien, de français et d'espagnol, sabir incompréhensible pour tout autre que nous". La quête de l'identité, de

vos racines est un thème qui traverse votre livre de bout en bout.

S.R. : En écrivant "Journal itinérant", j'ai cherché à savoir quelle est ma place au sein d'une famille éparpillée géographiquement, socialement et culturellement dont les membres se connaissent peu. J'ai cherché à me situer au sein de cette famille éclatée mais j'ai découvert qu'il y avait une distance entre elle et moi, ce qui l'empêche d'être étouffante.

LP : Les valises - les objets - tiennent une grande place dans votre livre. Cependant vous n'aimez pas en emporter avec vous. Parfois, à votre grand soulagement, vous en perdez dans un aéroport. Alors, vous sentez-vous une émigrée ?

S.R. : Oui... mais je ne sais pas d'où !

LP : Emigrée, donc. Est-ce la raison pour laquelle vous protestez parce que dans ce pays on persiste à refuser le droit de vote aux étrangers ? Je vous cite : "L'absence de droit de vote donne un statut d'homme sans qualités. Citoyen sans citoyenneté. Passager clandestin du bateau national. Résident exclu de toute dignité nationale."

S.R. : Ce refus est une très grande violence et relève d'un mépris absolu ! Quand on vit des années dans un pays, qu'on y travaille, y fait des enfants, y paie des impôts et participe à la vie de la cité, il est insupportable qu'on vous ferme la bouche. Je n'avais pas le droit de vote au Mexique ; je l'ai en Italie, mais je n'y habite pas ; je l'ai en Bolivie, mais j'ignore les enjeux politiques de ce pays. J'en avais assez de ne pas pouvoir voter là où j'habite. J'ai fait les démarches pour être française et pouvoir voter. Depuis, je participe à tous les scrutins. Je suis citoyenne ! Je suis heureuse d'avoir pu traiter cette question dans mon livre car elle revêt une importance particulière à mes yeux.

LP : En 1982, vous débarquez en France. C'est une surprise, un choc et vos réactions sont parfois très vives.

S.R. : Ce fut une surprise car je ne connaissais pas l'Europe, ce fut un choc car j'ai découvert à Paris l'anonymat, l'indifférence et l'isolement. Ce que j'ai vu ne correspondait pas à l'image que j'avais des Français(es). J'étais choquée, agacée parfois, étonnée souvent. Admirative aussi des bienfaits de la démocratie et de l'éducation. Ainsi je me souviens de l'installateur de téléphone qui est arrivé chez moi, un bouquin de philo à la main. J'ai aussitôt appelé ma mère à Mexico pour lui dire : il sait lire ! Car là était ma surprise. Au Mexique, l'installateur n'est jamais allé à l'école. À mon arrivée en France, j'ai pris la mesure du



racisme et de la violence économique entre classes sociales qui prévalent au Mexique. Ici, j'ai saisi le sens des mots : justice, santé, éducation, des institutions fragiles qu'il faut défendre. Surprise encore en entendant des Français se plaindre parce que le prix du timbre augmentait de cinq centimes. Au Mexique, les prix varient sans arrêt et quand, du jour au lendemain, celui du litre de lait double, les mères complètent le biberon avec du coca ! Une anecdote encore : peu après mon arrivée, je suis entrée chez un pharmacien pour acheter un paquet de cigarettes, comme cela se fait au Mexique. Le boutiquier a pris ça pour une provocation... Sa réaction fut violente.

LP : Au Mexique, vous avez vécu l'expérience des champignons hallucinogènes...

S.R. : Il y a eu chez moi une part de curiosité – j'étais jeune – et une part d'atirance pour la marge. On partait à deux ou trois, on plantait notre hamac entre deux cocotiers et on passait deux semaines sous champignons. J'ai joué avec le feu, je m'en suis pris plein la tête, mais je ne le regrette pas... J'espère que mes filles n'en feront pas autant.

LP : Une dernière question : pensez-vous être en train de vous enraciner en France ?

S.R. : Même si je restais ici encore vingt ou trente ans, mes racines seraient toujours ailleurs. Elles plongent dans une terre indéterminée aux frontières floues et mouvantes.

PROPOS RECUEILLIS PAR JACQUES BULLOT

"Journal itinérant", éditions e-Dite, 2004, 202 pages. <http://www.e-dite.com>

Un livre rafraîchissant

Le journaliste et photographe indépendant Pierrick Bourgault, qui, en fin de connaissance du 14e, a souvent illustré La Page, publie "Bars du monde" aux éditions de l'Epure. "C'est une histoire de famille, raconte-t-il. Mon grand-père tenait le café de sa mère dans un petit village en Mayenne... Entre les chaises dépareillées, j'apprenais à marcher, c'était la maison voisine, et pour moi déjà le bout du monde."

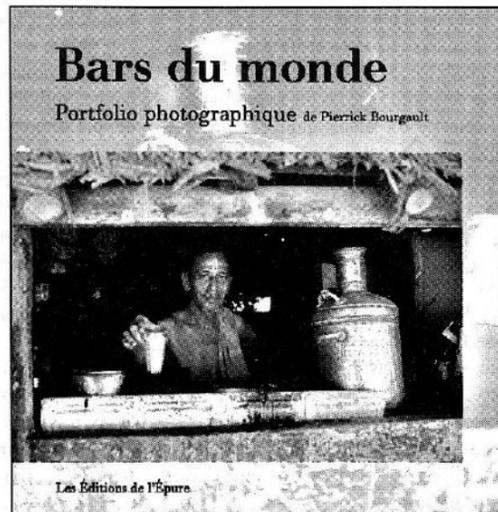
Ce portfolio rassemble des photographies réalisées dans les bars de 17 pays : de l'Argentine au Cambodge, en passant par la Belgique ou la République tchèque. La moitié des photos concerne des bars en France, y compris dans notre arrondissement parisien. "Comme un story-board de film, les images s'associent selon leurs différences, leurs similitudes, leurs perspectives ou pour raconter une histoire... que j'ai tentée de mettre en mots au verso,

explique Pierrick. Dans ces lieux, on croise toujours une chance de parler, d'écouter, d'émouvoir, d'être ému. Un café qui ferme, c'est un théâtre qui brûle."

L'ensemble est imprimé sur papier de création italien, au format plié de 21 x 21 cm. Les pages ne sont pas reliées afin de laisser toute liberté d'utilisation (carte, affiche, encadrement). F.H.

Disponible en librairie à partir de fin avril (20 €). Editions de l'Epure 25, rue de la Sablière. Tél. 01.43.21.81.08, contact@epure-editions.com. On peut

aussi visiter www.monbar.net et commenter les photos.



L'Arbre à Lettres

Un bouquet de littérature au cœur du village

● La dynamique librairie de la rue Boulard est aussi un des meilleurs diffuseurs de notre journal.

Quand on pousse la porte de la librairie on a la certitude d'être bien accueilli et bien conseillé, comme si on entrerait chez un copain qui connaît son métier. Alors on traîne, on feuillette, on se renseigne. D'autres fois, on s'y rend pour assister à une rencontre-débat avec un auteur ; on déguste un blanc sec et trinque avec Olivier Renault, le maître de céans, puis on goûte un moment de pure littérature. Pour toutes ces raisons, La Page a eu envie d'en savoir un peu plus sur cette librairie qui anime le quartier depuis 1986.

J'ai retrouvé Olivier au Bouquet, le bistrot du coin. Nous avons bavardé, haussant parfois le ton pour dominer le vacarme du moulin à café supersonique, les éclats de voix de comptoir et les chuintements d'un espresso à vapeur...

La Page : Olivier, peux-tu nous dire comment fonctionne la librairie et ce qu'est le réseau Arbre à Lettres (AAL) ?

Olivier Renault : AAL Boulard est une librairie généraliste de proximité qui s'efforce d'offrir un grand choix de livres à sa clientèle tout en ayant une exigence de qualité : littérature, revues, BD, livres de cuisine, guides, etc. Notre façon de travailler s'apparente à celle d'un service et c'est sans doute la raison pour laquelle nous survivons dans un contexte économique défavorable alors que beaucoup d'autres sont en difficulté. Les cinq librairies parisiennes, qui ont été fondées par un groupe d'amis, représentent une structure moyenne. La PDG, Martine Dantin, laisse la bride sur le cou aux librairies : chacune a la liberté de faire ses achats comme elle l'entend, peut composer ses vitrines à sa guise et a la liberté de choisir les auteurs qu'elle invite. Un même esprit les anime.

Le mercredi 13 avril, à 19 heures à la librairie L'Arbre à Lettres, 14, rue Boulard, Silvia Radelli dédicacera et lira des extraits de ses deux derniers livres : "Journal itinérant" (voir article ci-contre) et "Étoile cannibale". Dans ce dernier livre, l'auteur nous raconte l'enquête qu'elle a menée sur le passé d'un adolescent rencontré autrefois à Mexico et disparu brutalement, sans laisser de trace, il y a vingt-cinq ans. Retrouvera-t-elle sa piste, quel terrible fait-divers fera-t-elle surgir de l'obscurité ?

L.P. : Quel est ton parcours ?

O.R. : Après un DEA sur "Laclos et Casanova", je me suis lancé dans une thèse en sciences humaines sur la revue Tel Quel sous la direction de Julia Kristeva. Parallèlement, j'ai commencé à travailler chez AAL : trois ans et demi à temps partiel à Mouffettard, sept ans et demi à Bastille, à plein temps, avant d'arriver à Boulard, il y a quatre ans. C'est un travail exigeant et passionnant : je dois gérer une équipe, un lieu, acheter les livres, les vendre, organiser les invitations, etc. En outre, je suis rédacteur en chef de la revue Le Trait (voir La Page n° 49), fondée dans le 14e, ce qui me donne un surcroît de travail mais me procure un plaisir immense.

L.P. : Quel regard portes-tu sur la clientèle de AAL Boulard ?

O.R. : Nous avons la chance d'avoir une clientèle de choix, qui sait ce qu'elle veut et qui est à l'écoute de ce que nous proposons. Elle comprend nos difficultés, par exemple celles qui sont liées à la distribution : quand les stocks ne sont pas chez l'éditeur ou lorsqu'il y a des problèmes d'acheminement. Faire venir un seul exemplaire peut être onéreux à cause des frais de transport. Dans ce cas notre politique est de ne pas répercuter la dépense supplémentaire sur le prix de vente si bien qu'il nous arrive de vendre à perte. C'est notre vision du métier. Nous ne nous conten-

tons pas de mettre des livres sur les tables et d'encaisser. Notre clientèle nous en sait gré.

L.P. : Avec le départ des deux Sophie et de Juliette, l'équipe a changé du jour au lendemain...

O.R. : Oui, mais je te rappelle que nous avons eu une équipe stable pendant trois ans. Ça tourne dans ce métier ! Le fait que notre enveloppe salariale soit limitée se répercute sur les salaires, et c'est général dans le métier. Nous dégageons des marges étroites. Nous ne pouvons vendre les livres à n'importe quel prix : la loi de 1981 les contrôle - ce dont nous nous félicitons - et le système est conçu de manière à ce que ce soient les libraires qui avancent l'argent aux éditeurs plutôt que l'inverse.

L.P. : Les rencontres, débats, signature avec des auteurs sont des moments forts. Pour ma part, j'ai assisté à plusieurs de ces réunions et j'invite les lecteurs de La Page à y assister et, pour cela, à s'informer sur leur programmation. Alors, comment choisissent-ils les auteurs invités ?

O.R. : Le choix reflète les goûts de l'équipe et les miens. Nous donnons la préférence aux nombreux auteurs du quartier. Ainsi Fred Vargas, Jérôme Charyn, Dan Franck sont nos voisins, nous avons reçu Sylvie Granotier, Alain Jaubert, Jean-Claude Schineizer et d'autres dont toi. Ce qui ne nous empêche pas de donner la parole à des écrivains de renommée nationale ou internationale, comme Pascal Quignard, Mark Danielewski... Nous accédons aussi à la demande des éditeurs qui font un travail de qualité et n'ont pas peur de publier de nouveaux auteurs. Ainsi nous allons répondre à la proposition des éditions e-Dite qui viennent de publier Silvia Radelli, auteure que nous invitons prochainement (voir encadré).

L.P. : Olivier, peux-tu nous donner ton opinion sur notre journal ?

O.R. : Pour moi, La Page est un trait d'union entre le livre, la revue et la vie du quartier à laquelle les gens sont attachés. Alors que nous sommes au cœur de la capitale, nous avons la chance de vivre dans un village. Même s'il s'embourgeoise, il reste quelque chose. On est libre de ses opinions, politiques et autres, libre de ses pratiques sexuelles, peu importe la couleur de peau, les gens se rencontrent et se saluent. Pas d'intrusion dans la vie privée. Une qualité de vie exceptionnelle à laquelle La Page apporte sa contribution.

L.P. : Avant que nous nous quittions, peux-tu me donner un ou deux titres, un ou deux noms d'auteurs que tu aimes ?

O.R. : Un nom me vient immédiatement à l'esprit : Pascal Quignard dont j'admire l'écriture. Un peu difficile au début, mais dès qu'on adapte sa grille de lecture, c'est du bonheur absolu, comme avec "Ulysse", comme pour Musil... J'ajoute Alain Jaubert avec "Val Paradis", Philippe Forrest avec "Sarinagara"...

PROPOS RECUEILLIS PAR JACQUES BULLOT

L'Arbre à Lettres, 14 rue Boulard, tél. : 01.43.22.32.42. Pour être tenu au courant des rencontres littéraires, envoyez votre adresse électronique à : aal.boulard@wanadoo.fr

● Abonnez-vous à La Page

Six numéros : 8 € ; soutien : à partir de 15 €. Adressez ce bulletin et votre chèque à l'ordre de L'Equip'Page : 6, rue de l'Eure 75014.

Nom.....
Prénom.....
Adresse.....

Hommage

Une grande dame au service des droits de l'homme

● Madeleine Reberieux, à l'incroyable énergie militante, vient de nous quitter.

Marché Daguerre, un dimanche matin : beaucoup d'animation comme d'habitude, la section de la Ligue des droits de l'Homme LDH 14/6 a installé une table, ses militants distribuent des tracts. Frédéric, nouvel adhérent, se dirige vers une femme marchant d'un pas très alerte, le panier au bras et lui demande "connaissiez-vous la LDH ?". Elle s'esclaffe : "Moi, si je connais la LDH ?" C'était Madeleine, elle faisait son marché : ses petits-enfants venaient déjeuner.

Madeleine Reberieux, historienne et présidente d'honneur de la Ligue des droits de l'Homme, et membre de notre section depuis 1969, est morte chez elle, boulevard Arago, le 7 février 2005 à l'âge de 84 ans. Habitante du 14e, elle se rendait régulièrement, de ce même pas alerte, au 26, rue Jean-Dolent, siège de la LDH, dont elle avait été vice-présidente, puis présidente de 1991 à 1995.

Il est difficile d'évoquer brièvement sa vie de femme, d'enseignante, de militante engagée, d'historienne, dont elle a fait avec une incroyable énergie, une vie unifiée et maîtrisée.

Une intellectuelle brillante et rebelle

Madeleine Amoudruz est née en 1920, à Chambéry. Fière d'avoir été reçue première à l'École normale supérieure de Sèvres puis à l'agrégation d'histoire en 1945, elle l'est encore plus d'avoir compromis sa carrière universitaire, dès sa nomination au lycée de Mulhouse, en traitant le ministre de l'Intérieur Jules Moch d'assassin pour avoir fait tirer sur les mineurs en grève, en 1947. Elle enseigne près de quinze ans dans le secondaire et sera par la suite co-fondatrice de l'université de Vincennes, où elle veut faire de l'enseignement de l'histoire contemporaine le principe d'une éducation intellectuelle. Mais son parcours universitaire n'a pas été ponctué d'imposantes publications : elle a préféré participer à des ouvrages collectifs comme le superbe album "Droits de l'Homme : combats du siècle" (Seuil-BDIC, 2004) qu'elle a dirigé avec Gilles Manceron.

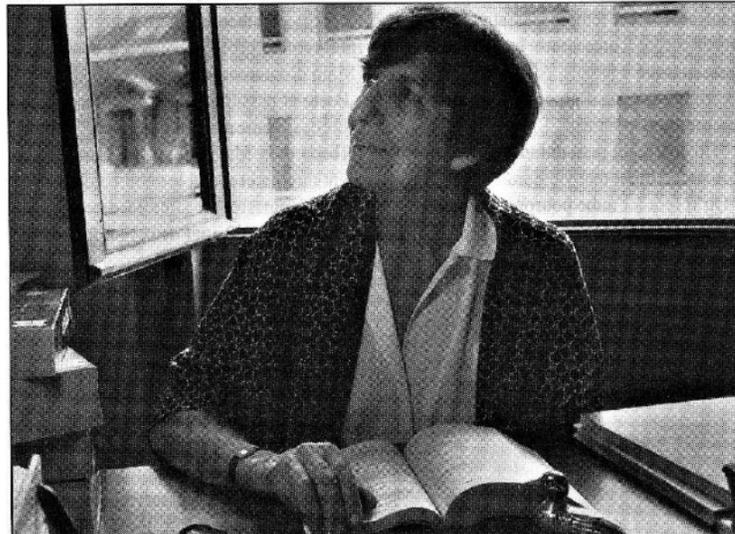
A la libération, elle s'inscrit au parti et épouse Jean Reberieux, militant communiste, avec lequel elle aura quatre enfants. Elle anime à partir de 1957 un Comité de défense des libertés contre la guerre d'Algérie, devient secrétaire du Comité Maurice-Audin contre la torture ; après avoir co-fondé en 1960 Vérité-Liberté, elle signera en octobre 1961 le manifeste des 121 en faveur du refus de servir en Algérie. En mai 1968, elle est de ces intellectuels communistes qui tentent un rapprochement entre le PCF et les barricades.

Exclue du PCF en février 1969, pour avoir participé à la création de la revue "Politique aujourd'hui", elle se vivra cependant jusqu'au bout comme "une ancienne communiste non repentie".

Engagée dans son quartier

Elle retrouve l'engagement au sein de la Ligue des droits de l'homme et du citoyen, fondée notamment par des historiens dreyfusards, qu'elle contribua d'abord à réorienter vers des problématiques politiques. Elle fut notamment à l'initiative du concept de "citoyenneté sociale" qui rappelait combien l'exercice des droits civiques est déterminé par les conditions de vie et les positions dans la société.

Elle s'engage également dans la reconnaissance de l'originalité artistico-sociale du XIXe siècle en participant à la création du musée d'Orsay. Quant à sa dernière initiative militante, elle a été de lancer l'appel "Trop,



Tous ses contradicteurs gardent en mémoire la dimension profondément humaine de la relation qu'elle nouait avec ses interlocuteurs. (PHOTO D.R.)

c'est trop !" au regard de l'aggravation de l'occupation subie par les Palestiniens.

Au centre de toutes ces vies, se tenait Jean Jaurès qu'elle étudia inlassablement et qu'elle contribua à dépoussiérer. Il a orienté sa pratique militante personnelle. C'est sa lecture qui la mena au combat anti-colonialiste. L'idéal de Jaurès "l'homme libre sur la terre libre" pourrait être le sien. Spécialiste incontestée de Jaurès, elle parvient à lancer l'édition de ses Œuvres en dix-huit volumes et écrira son "Jaurès : la parole et l'acte" (Gallimard, 1994).

Comme on peut le comprendre, Madeleine Reberieux n'avait guère le temps de participer aux activités de sa section, mais elle y était très attentive et savait se rendre disponible quand on la sollicitait. En 1993, elle avait pris la parole au foyer des travailleurs immigrés des Arbustes, pour la défense de leurs droits, et nous restons persuadés qu'elle est pour beaucoup dans le combat de la section pour le droit des étrangers, au sein du comité de soutien du foyer des Arbustes, du collectif des citoyens du 14e et du comité de soutien aux résidents du 26 rue de la Tombe-Issoire.

En 1998, à l'occasion du centenaire de la LDH, la section l'avait invitée à parler de l'histoire de la LDH, pour une émission de deux heures sur Radio-libertaire.

Et puis ses combats ont trouvé un prolon-

gement dans certaines de nos actions : création en 1991 d'un collectif dans le 14e pour la commémoration du massacre d'Algériens le 17 octobre 1961 ; organisation d'une projection-débat avec "Trop, c'est trop !" en décembre dernier sur "les réalités de l'occupation de la Palestine", au Fiap Jean-Monnet.

Bien sûr, si nous ne la voyions pas beaucoup à la section 14/6, nous avions l'occasion de la rencontrer et de l'écouter dans des débats publics, des manifestations et au sein même de la LDH dans les universités d'automne ou les congrès... Elle nous étonnait toujours par ses connaissances historiques, sa vivacité intellectuelle, sa capacité à s'intéresser à des choses nouvelles.

Les affrontements avec elle pouvaient être violents, mais tous ses contradicteurs gardent en mémoire la dimension profondément humaine de la relation qu'elle nouait avec ses interlocuteurs, jamais fondée sur la hiérarchie de titres ou de grades.

On n'oublie pas non plus sa jeunesse de caractère : il y a quelques années, à la fin d'un dîner de congrès à Clermont-Ferrand, une fanfare venue nous distraire s'est mise à jouer l'Internationale sur un ton très rythmé ; Madeleine Reberieux s'est levée et a esquissé quelques pas de danse : ça, c'était Madeleine !

DANIEL KRASSILCHIK, SECTION LDH 14E/6E

Porte-de-Vanves

Un nouveau centre social en vue

Ce projet, annoncé depuis les prémisses du GPRU (1), commence à prendre forme. Le bâtiment (2) qui l'accueillera devrait être construit avenue de la Porte-de-Vanves, à l'emplacement de l'actuel centre commercial désaffecté. Pour préparer l'ouverture (fin 2006-début 2007), l'association L.A.C. (Liens Animation Culture - Porte de Vanves) s'est constituée. Elle se propose de définir le projet social et de créer une dynamique. Ainsi, une fête a eu lieu le 12 mars au centre d'animation Marc-Sangnier.

Depuis mars et jusqu'à fin avril, l'association a entamé un travail de "diagnostic partagé" où les habitants, avec le soutien de stagiaires mis à disposition par l'Equipe de développement local, vont à la rencontre d'autres habitants (porte-à-porte,

stands au pied d'immeuble), pour recueillir attentes, désirs, aspirations quant au futur équipement et à la vie de ce quartier longtemps abandonné à son sort.

Contact L.A.C. Tel. : 01.45.38.66.44. ou lac-pdv@noos.fr

BRUNO MARTIN

(1) Grand projet d'aménagement urbain : une attention plus poussée que porte la Ville de Paris à une douzaine de quartiers périphériques. Dans le 14e, le GPRU, qui recouvre une partie du secteur "politique de la ville", porte le nom de "Projet de territoire Plaisance-Porte-de-Vanves" (voir La Page n° 60).

(2) Le bâtiment accueillera aussi une halte-crèche et des locaux professionnels (professions libérales).

L'Affiche rouge Ils étaient vingt et trois...

● Missak Manouchian habitait rue des Plantes.

Le 1er septembre 1906 dans le petit village d'Ayaman en Turquie, Missak Manouchian vit le jour au sein d'une famille de paysans arméniens. A neuf ans, il est témoin des atrocités commises par les Turcs contre les Arméniens et reste marqué à jamais. A l'âge de 12 ans, il exprime ses états d'âme, qu'il dévoile dans ses premiers poèmes.

"Un charmant petit enfant
A songé toute une vie durant
Qu'il fera à l'aube pourpre et douce
Des bouquets de rose."



Il grandit dans une famille kurde dont il gardera un souvenir inoubliable. Accompagné de son frère, en 1924, il s'établit en France à Marseille où il apprend la menuiserie. Il devient tourneur chez Citroën lorsqu'il habite à Paris. Deux ans plus tard, il s'installe dans le 14e arrondissement, au

79, rue des Plantes, et finalement au 11, rue de Plaisance avec sa compagne Melinee. Il commence à fréquenter les universités ouvrières créées par les syndicats ouvriers et adhère au parti communiste en intégrant le groupe arménien de la MOI (Main d'œuvre immigrée), en 1934.

Poète et passionné de littérature, il fonde successivement deux revues, Tchank (effort) puis Machagouyt (culture), redevient ouvrier et prend le commandement de la MOI parisienne sous la direction de Joseph Epstein. Vingt deux hommes et une femme intègrent le réseau et dès 1942 mènent une guérilla incessante contre les Allemands. Véritable coup d'éclat le 28 septembre 1943, avec l'assassinat du général SS. Julius Ritter, responsable du STO (service du travail obligatoire) en France. Cette mission est confiée à une équipe spéciale composée de trois hommes. Dès le début du mois de septembre, les allées et venues du général sont surveillées par une femme et un franc-tireur. Il est huit heures du matin, une voiture décapotable s'arrête devant le portail en fer forgé de l'immeuble du 18, rue Plétarque, près de la place du Trocadéro. Un homme en civil apparaît et s'installe sur la banquette arrière, c'est le docteur Ritter ; à l'avant le chauffeur en tenue militaire. Deux hommes à vélo se postent à l'angle de la rue Plétarque, un troisième légèrement en retrait pour couvrir les deux premiers. Plusieurs balles de revolver sont tirées. Quelques secondes plus tard, les combattants ont déjà disparu dans les rues de Paris.

Deux mois plus tard, Missak Manouchian et Joseph Epstein sont arrêtés par la police française (brigades spéciales B2) à Evry-Petit-Bourg. Condamnés et jugés après un procès de trois jours, Manouchian et vingt-

deux de ses camarades sont fusillés le 21 février au Mont-Valérien. Les Allemands et le gouvernement de Vichy souhaitent faire du procès des vingt-trois, une véritable entreprise de propagande. Le 1er mars 1944, 15 000 affiches rouges, rouges comme le sang, seront ainsi apposées sur les murs des grandes villes de France : "Des libérateurs ?" et "La libération par l'armée du crime" pouvait-on lire sur l'affiche.

A travers ces mots, la propagande de la collaboration visait à discréditer de façon insidieuse le combat de la Résistance et le faire passer pour une lutte menée par des criminels "étrangers" et juifs. A l'exception de deux d'entre eux qui étaient français, tous étaient étrangers (Polonais, Italiens, Espagnol, Hongrois, Arméniens). Le résultat escompté par cette entreprise de propagande fut à l'opposé de ce qu'avait souhaité les Allemands et le gouvernement de Vichy. Certaines affiches seront couvertes de graffitis, d'autres seront déchirées. Une

grande partie de la population française soutient ces patriotes. Tous entreront et resteront dans la mémoire collective.

Missak Manouchian écrit dans sa toute dernière lettre à Melinee : "Je m'étais engagé dans l'armée de libération en soldat volontaire. Je meurs à deux doigts de la victoire et du but, avec le courage et la sérénité d'un homme qui a la conscience bien tranquille". A ces hommes et ces femmes au courage exemplaire, le poète Aragon dédia ces vers :

"Ils étaient vingt et trois quand les fusils
fleurirent
Vingt et trois qui donnaient leur cœur
avant le temps
Vingt et trois étrangers et nos frères
pourtant
Vingt et trois amoureux de vivre à en
mourir
Vingt et trois qui criaient la France en
s'abattant."

DIDIER CORNEVIN

148, rue du Château

"C'est un petit coin charmant..."

● La Page vous invite à découvrir la nouvelle scène du 14e, en plein cœur de l'arrondissement.

On l'attendait depuis toujours ! Le voici enfin. C'est l'histoire d'un petit restaurant qui vivote et d'une rencontre entre son patron, le charmant Richard, et un représentant de l'association Musi 14 (1). Passionné de musiques, Richard montre à Jean-Pierre sa cave. Et Jean-Pierre "flashe". Depuis que La Bélière a fermé, nombreux sont les musiciens du 14e qui sont en recherche d'une scène facilement accessible. Quelques travaux plus tard, Richard et Jean-Pierre convient à une soirée inaugurale, le petit restau du 146, rue du Château est devenu "resto-concert".

Le succès de la formule ne s'est pas fait attendre. Le bouche à oreille fonctionnant bien entre les représentants associatifs et les artistes du 14e (notamment grâce à Musi 14), le Charming est devenu, en peu de temps, le rendez-vous à la page des musiciens habitant ou fréquentant nos quartiers. Pour preuve, le "Lucy jazz band" de Jean-Noël Bertrand (2), ou Mademoiselle Chomb et ses "Troubadours du désordre" qui viennent de sortir un tout nouvel album (3).

Pour l'instant, Richard ne programme que des artistes du 14e mais "je ne compte pas en rester là", nous confie-t-il un soir. "Ma programmation laissera une large place à nos voisins musiciens, mais il y a beaucoup de talents et de formes de musiques à promouvoir et dès que j'aurai le temps, je compte en programmer quelques-uns", ajoute-t-il. De la chanson française au jazz, en passant par le blues, le rock ou la bossa-nova, il pense déjà à des dimanches "classique ou poésie". En février par exemple, il programmait Samuel, danseur et musicien africain qui, au son du balafon ou du djembé, a enthousiasmé le public par son expressivité. "On y a vu toute l'humanité, toute l'Afrique, le travail de la terre, la chaleur, le rire, l'esclave. Impressionnant !" s'exclama Jacqueline venue là avec une amie un soir. Samuel considère que son travail n'est pas encore abouti, il n'a donc pas de date ni de lieu où l'on pourra le revoir prochainement, mais La Page suit l'affaire et vous tiendra au courant grâce à son courrier électronique hebdomadaire (voir page 5).

JEAN-PAUL ARMANGAU

Le Charming, 148, rue du Château, tel. 01.42.79.01.29, site Internet : www.charming-cafe.com.



Les Troubadours du désordre.

(1) Association regroupant musiciens et amateurs de musique et ayant pour objet de recenser, faire connaître et soutenir les lieux où l'on joue et où l'on pousse la chansonnette dans le 14e. Contact : jmorgand@noos.fr.

(2) Association Kalédoïk, présente à toutes les fêtes de La Page : <http://kaleidoik.free.fr>.

(3) Les Troubadours du désordre ont chauffé la scène de la fête de La Page en 2003, leur album est disponible au 01.45.42.20.63 ou sur www.troubadours-online.com.

Quelques scènes pour 132 000 habitants

Elles ne sont pas légion les scènes du 14e. Tout le monde connaît l'Entrepôt (rue Francis-de-Pressensé) ou l'Utopia (rue de l'Ouest). Les lecteurs et le public des fêtes de La Page connaissent et réinventent, du mardi au dimanche, les soirées du "Magique" (voir page 5). Les aficionados de La Page connaissent aussi le Reinitas (31, rue Bezout). Ceux de la chanson populaire se retrouvent le jeudi soir "Au vin des rues" (rue Boulard) au son de l'accordéon.

Et puis c'est tout. Ou presque. Car à part les scènes des théâtres, des restau "tex-mex" ou des boîtes de Montparnasse, seules quelques initiatives (les apéros du samedi au "Laurier" à l'angle des rues Pernety et Didot ou la soirée jazz mensuelle de "La Cagouille", place Brancusi) ou enfin les soirées "Beaujolais nouveau" ou "fête de la musique" ici ou là terminaient la liste des soirées en musique du 14e jusqu'à l'ouverture du Charming.

Diana Hamilton

A Bahamian in Paris

Comme nous l'avons souvent écrit dans La Page : "Nos voisins sont des stars". Une nouvelle étoile est apparue dans notre arrondissement. Elle vient de loin : Diana Hamilton est une chanteuse bahaméenne qui se lance dans sa ville d'adoption avec la musique de ses origines caribéennes. Elle était à l'heure pour notre rendez-vous à L'Entrepôt, où elle a chanté récemment.

JKA - Ton premier CD sort en France. C'est une longue collaboration qui comporte plusieurs années de travail avec les musiciens, paroliers, chanteurs... Es-tu vraiment contente de cette collaboration ?

Diana - Oui, je suis contente car ce n'était pas une démarche classique. Cet album n'est pas mon histoire personnelle, bien que j'aie écrit les textes. Il reflète mon état d'âme. J'estimais que ce premier album devait être réalisé à travers une histoire. J'avais l'image de ces bateaux qui déportaient des esclaves aux Amériques. Chaque groupe d'esclaves va apporter une couleur que l'on va appeler rock, blues, jazz, samba... Cet album est un hommage à ces êtres extraordinaires qui, dans les moments les plus douloureux, ont choisi de chanter la joie. Le but, pour moi, était d'établir un lien entre cette joie et la vie, la nature, l'esprit et la communauté.

JKA - Te plonges-tu dans le passé pour puiser ton inspiration ?

Diana - Non, je me dis seulement que le monde d'aujourd'hui fait face à des difficultés, des guerres... Le monde ne chante plus ! Il faut à nouveau s'exprimer à travers la musique et le chant.

JKA - Es-tu contente de vivre à Paris ? Trouves-tu ici ce que tu as trouvé aux Bahamas ?



(PHOTO DRY)

Diana - Paris est pour moi la ville de mon initiation. La découverte de mon âme artiste s'est révélée à Paris sans que je puisse soupçonner qu'une telle chose dormait au fond de moi. Paris est le pays - je dis pays car je le vis comme un pays - qui me permet d'explorer le côté artiste. C'est ce qu'exprime le titre du CD "A Bahamian in Paris". Je ne me vois pas chanter ailleurs qu'à Paris.

JKA - Tu es jeune et tu as déjà une grande carrière. Comment vois-tu ton avenir ?

Diana - Il y a une chose dont je parle toujours, c'est l'amour. Ce n'est pas un sujet utopique. C'est une chose nécessaire et vitale, un choix de vie et un sujet universel.

JKA ET DIDIER CORNEVIN

"A Bahamian in Paris". Production : Patrick Rouchon. Collaborateur Eric Henri-Gréard.

Où trouver La Page ?

La Page est en vente à la criée sur les marchés du quartier (Alésia, Brune, Daguerre, Edgar-Quinet, Sainte-Anne, Villemain...) et dans les boutiques suivantes.

Rue d'Alésia : n° 1, librairie L'Herbe rouge.

Rue Alphonse-Daudet : n° 17, Bouquinerie Alésia.

Avenue de l'Amiral-Mouchez : n° 22, librairie Papyrus.

Rue Beauvier : n° 47, Cécil Hôtel

Rue Bezout : n° 35, Atout Papiers.

Rue Boulard : n° 14, librairie L'Arbre à lettres.

Rue Boyer-Barret : n° 1, librairie papeterie presse ; n° 5.

Rue Brézin : n° 33, librairie Au Domaine des dieux.

Boulevard Brune : n°76, librairie Lettres slaves ; n°112, papeterie l'Aquafontaine ; n° 181, librairie Arcane ; n°134, librairie-presse de la porte d'Orléans.

Rue Daguerre : n° 44, librairie Apsara ; n° 46, librairie Polat.

Avenue Denfert-Rochereau : n° 94, librairie Denfert.

Place Denfert-Rochereau : kiosque.

Rue Didot : n° 11, Au plaisir de lire ; n° 53, librairie Les Cyclades ; n° 117, Presse Didot.

Boulevard Edgar-Quinet : kiosque métro.

Avenue du Général-Leclerc : n° 10, kiosque Daguerre ; n° 90, kiosque Jean-Moulin ; n° 93, librairie Mag Presse.

Rue Hippolyte Maindron : n° 41, galerie Expression Libre.

Avenue Jean-Moulin : n° 12, librairie Nicole et Raymond ; n° 33, Café Signes.

Rue Liard : n° 5, librairie-presse Liard.

Avenue du Maine : n° 21, musée "Le chemin du Montparnasse" 15e ; n° 165, tabac de la Mairie.

Rue de l'Ouest : n°14, New's Art Café ; n° 20, Presses de l'Ouest ; n° 67, librairie La Maison de Cézanne.

Place de la Porte-de-Vanves : n° 3, librairie du lycée.

Porte d'Orléans : librairie-presse.

Rue Raymond-Losserand : n° 22, restaurant Cana'Bar ; n° 48, librairie Distral ; n° 63, librairie Tropiques ; n° 68, kiosque métro Pernety.

Boulevard Raspail : n° 214, kiosque Raspail.

Avenue Reille : n° 37, boucherie Conte.

Avenue René-Coty : n° 16, librairie Catherine Lemoine.

Rue de la Sablière : n° 4, librairie La Sablière ; n° 36, Magic Retour.

Boulevard Saint-Jacques : n° 17, La Règle d'Or.

Rue Sarrette : n° 59, thés, produits diététiques Laffarge.

Rue de la Tombe-Issoire : n° 91, librairie.

La Page

est éditée par l'association

L'Equip Page ;

6, rue de l'Eure 75014

Tél (répondeur) : 06.60.72.74.41

courriel:lapage@free.fr

Directeur de la publication : Jean-Paul

Armangau. Commission paritaire

n° 83298. ISSN n° 12801674.

Impression : Rotographie,

Montreuil. Dépôt légal :

avril 2005.